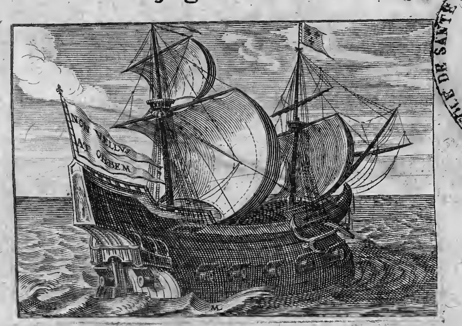
NOVVELLES CONIECTVRES SVR LA DIGESTION.

PAR LE SIEVR DE LA CHAMBRE,
Conseiller & Medecin du Roy, & ordinaire de Monseigneur le Chancelier.



A PARIS,
Chez PIERRE ROCOLET, Imprim. & Libr. ordin. du Roy, au Palais, en la Gallerie des Prisonniers, aux Armes du Roy & de la Ville.

M. DC. XXXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A

MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

Quand ie penſe que vous offrant ce Diſcours, ie vous dois demander pour luy cette meſme Protection qui ſemble n'eſtre reſeruée que

pour les Sceptres & pour les Couronnes; & que ie ſuis obligé de mettre au front d'vn ſi petit Ouurage, ce Nom illuſtre qui rempliſt toute la Terre : Ie voy bien que ie luy recherche vne Gloire dont il ne pourra pas ſupporter l'eſclat, & que j'adjoûte à ſes défaux l'excez de la temerité. Mais auſſi quand ie conſidere qu'il contient vn des plus grands ſecrets de la nature, & que cette Nature n'eſt autre choſe que l'Art de Dieu : Ie dois croire qu'vn ſujet où la ſageſſe Diuine paroît ſi viſiblement, ne ſera pas indigne de voſtre Eminence: Et que c'eſtoit par elle ſeule que ie deuois commencer vn diſcours qui traicte des plus grandes Merueilles du Monde. Ie ſçay bien que vous ne laiſſerez pas de me blâmer d'auoir entrepris vne choſe qui eſtoit au deſſus de mon Eſprit, & que vous aurez peine à conçeuoir comment j'auray pû rencon-

trer ce que les plus Sçauans ont si soigneusement & si inutilement cherché. Mais dequoy n'est-on pas capable, quād on trauaille pour vostre Eminence? La seule pensée que l'on a pour elle, éleue l'esprit & luy donne des lumieres qui le conduisent dans les choses les plus obscures & les plus difficiles. Pour moy, ie confesse que la Passion que j'ay euë de vous consacrer mes Estudes, m'a donné du Courage & des Forces que ie n'auois jamais euës; & j'oserois dire que la Nature m'a ouuert des Thresors qu'elle auoit toûjours voulu cacher, comme si elle eust sçeu le dessein que j'auois de vous les presenter, & qu'elle eust recherché l'honneur de paroître à découuert deuant le plus grand homme qu'elle verra jamais. Quoy qu'il en soit (MONSEIGNEVR) c'est vne chose bien certaine que ie vous dois toutes les Cognoissances que i'ay euës en cette

matiere ; & si ie n'eusse veu ce que vous auez fait dans la France, ie ne me fusse iamais imaginé qu'il y eust eu dans nos Corps vn Esprit qui pûst amollir les choses dures, adoucir les ameres, & vnir les dissemblables, qui pûst en fin faire couler la vigueur & la force en toutes les Parties, & leur dispenser si iustement tout ce qui leur est necessaire. Car ayant appris que la parfaite Conduite des Estats, est l'Image de celle que Dieu tient dans la Nature ; la Sagesse de vostre Ministere m'a fait présumer qu'il y en auoit vn pareil dans l'Empire de l'ame ; & cette Noble façon de Gouuerner que vous auez mise en vsage, m'a fait découurir la plus belle Oeconomie qui soit en la Nature: De sorte que i'ay grand sujet d'esperer, que cét Ouurage venant en quelque façon de Vous, ne sera pas des-aggreable à vostre Eminence : & ie dirois mesmes qu'il ne luy sera pas inuti-

le, puis qu'elle y peut trouuer les principes & les fondemens de sa Santé : Mais comme il ne m'appartient pas de trauailler à vne chose si precieuse, & que de plus nobles soings que les miens y sont employez : Ce m'est assez de dire que ce ne sont pas des Reigles, mais des Souhaits que ie fais pour elle ; & que si le Respect me deffend de donner des Aduis, la France m'apprend à faire des vœux pour sa Conseruation, & m'oblige de vous offrir le Cœur & la Vie de celuy qui est,

MONSEIGNEVR,

De Vostre Eminence,

Le tres-humble & tres-obeïssant seruiteur.

LA CHAMBRE.

A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL, DVC DE RICHELIEV

SONNET.

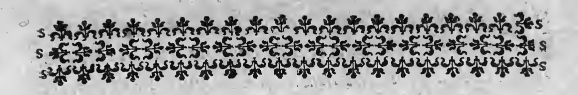
TOY qui par tes labeurs t'affranchis du tombeau,
Esprit qui fais mouuoir tout le corps de la France,
Honore d'vn regard ce Tresor de science,
Qui contient vn secret außi grand que nouueau.

C'est icy seulement où comme en vn tableau
On void quelle subtile & celeste puissance
Sçait de nos alimens tirer la viue essence,
Qui seule de nos jours entretient le flambeau.

Mais qu'en nous la Chaleur face cette merueille,
Ou que ce soit plûtost la vertu non-pareille
De ces Esprits de vie en nos veines errans;

Certes, Grand RICHELIEV, ta Sagesse profonde
Fait au Corps de l'Estat des miracles plus grands,
Que n'en fait la Nature en tous les corps du Monde.

DE L'ESTOILLE.



PREFACE.

IE sçay bien (Lecteur) que si tu és vn de ceux qui m'ont blâmé dans mes premiers Ouurages, pour m'estre éloigné des sentimẽs communs, & pour auoir écrit en nostre langue des matieres qu'à leur jugemẽt elle ne peut souffrir; tu ne prendras pas plaisir en la lecture de celuy-cy, où les mesmes deffaux se rencontrent, & que tu ne voudras pas approuuer les opinions que j'y tiens, puis que ie n'ay pas voulu suiure les aduis que tu m'as donnez.

Mais si l'Amour de la Verité & de ta Patrie à quelque pouuoir sur ton esprit, tu confesseras à la fin que ie ne me pouuois corriger sans me rendre coûpable enuers elles; Que j'estois moins obligé à Socrate & à Platon, qu'à la Ve-

rité; & que pensant l'auoir rencontrée, ie ferois vne injure à la France, si ie croyois que la langue dont elle se sert fust moins fidelle pour l'exprimer, que ne feroit la Grecque ou la Latine.

I'aduouë que s'il me falloit écrire des Fables, ou faire l'Histoire du tẽps passé, il me seroit à pardonner si j'employois des langues mortes, pour dire des choses qui ne sont plus; ou qui n'ont jamais esté. Mais de s'en seruir pour parler de la Nature qui nous est si presente, & dont la science est éternelle & immuable, c'est vne erreur qui combat la raison, & l'exemple de l'Antiquité que l'on veut imiter.

Car ces Premiers Philosophes, à qui les sciences se sont si clairement découuertes, quelque soin qu'ils eussent de ne les rendre pas communes; se sont pourtant toûjours seruy du langage commun, quand ils les ont voulu donner au public. Et bien que les plus sçauans d'entre les Grecs soient allé puiser les belles cognoissances qu'ils ont euës, chez les Egyptiens, chez les Mages, & les Gymnosophistes; Qu'Athenes ait esté l'échole ordinaire des Romains, & que la langue Grecque

leur fust aussi familiere que nous peut estre maintenant la Latine : On n'a pourtant jamais veu dans ces siecles genereux, qu'aucun ait esté si lâche que de trahir sa langue Naturelle, pour donner à une Estrangere l'honneur des belles choses qu'ils ont laissées par écrit.

Ouy, c'est une lâcheté qui ne s'est trouuée que dans les derniers temps, comme un reste de la seruitude dont les Romains ont autrefois chargé tous les Peuples de la Terre.

Et ie m'estonne que la France, qui n'a jamais pû souffrir leur Domination, & qui a toûjours tant aymé la liberté, ait neantmoins souffert si long-temps que sa langue fust sujete à la leur, que ses Arrests fussent prononcez par une estrangere, & que ses loix fussent conseruées par ses Ennemis. Mais ie m'estonne bien d'auantage, qu'apres qu'elle a pourueu à ces desordres, & qu'elle a donné en cette occasion l'exemple de ce que chacun doit faire en toutes rencontres: Il se trouue encore des François qui ayent sa gloire & leur honneur en si petite recommandation, qu'ils croyent que les Arts & les Sciences ne cognoissent point la

langue Françoiſe, & qu'il n'appartient qu'à la Latine de les produire ; & de les faire parler.

S'ils ſe ſouuenoient que pendant que celle-cy eſtoit en ſon plus grand éclat, elle les a meſprisées, & les a tenues pour eſclaues; Qu'elle s'eſtoit toute donnée à la tyrãnie & à la vanité des Orateurs : & que durant tant de Siecles elle n'a cogneu qu'vn ſeul Varron pour ſçauant ; qui ne nous à pas encore laiſſé de grandes preuues de ſa ſuffiſance : Ils jugeroient bien que c'eſt deshonorer les Sciences, que de les mettre en ſa garde, maintenãt qu'elle eſt en ſon déclin, & que la Barbarie a corrompu ſa pureté.

Il y auroit bien plus de raiſon de les remettre entre les mains des Grecs & des Arabes, qui les ont ſi ſoigneuſement cultiuées ; & où elles ont eſté en ſi grand Credit, qu'elles faiſoient la meilleure partie de la ſageſſe; qu'elles montoient ſur le Trône des Rois, & que les Princes eſtoient auſſi glorieux d'eſtre obeïs, que les Peuples d'eſtre commandez par des Philoſophes. Ce ſeroit à ces riches & diſertes Langues, qui ont veu éleuer la Philoſophie auec elles, d'en ſoûtenir encore la dignité, ſi

le temps, qui borne la durée de toutes choses, ne les auoit ostées du Commerce & de l'Vsage ordinaire des hommes.

Et cependant, la Latine se trouue toute seule occupée en vn si grand dessein, & par vn desordre qui ne se peut tolerer, la dispensation des sciences a esté commise à la langue qui ne les auoit jamais cogneuës; qui n'auoit point de termes pour les faire parler; & qui dans l'ordre des choses du monde, ne se deuoit plus rencontrer dans la Societé des hommes, apres auoir esté abandonnée de sa Fortune, de ses Peuples, & de son Pais mesme.

Certainement à la voir Estrangere & vagabonde, comme elle est par tout, à la voir toute morte qu'elle est, vsurper l'empire des Sciences & des Lettres; ie me suis souuent imaginé que ce deuoit estre l'Ombre & le Phantôme de ces vieux Tyrãs, qui sortoit de leurs tombeaux pour triompher de la liberté de nos Paroles & de nos Pensées.

Encore si elle s'estoit arrestée dans les Ouurages que l'Antiquité nous a laissez, ou dans les matieres que la Religion & la Bien-seance nous des-

fendent d'exprimer par vne autre que par elle: la Verité ne gemiroit pas sous sa tyrannie, & les diuines beautez qu'elle a répanduës en toutes les sciences, ne seroient pas mesprisées & odieuses, comme elles sont maintenant.

Car à dire le vray, ce sont ses termes rudes & barbares qui ont caché les attraits dont la Philosophie charmoit autresfois tout le monde; C'est elle qui la fait paroître Rustique & faroûche, en l'éloignant de la Cour & de l'entretien ordinaire des plus honnestes gens; C'est elle en fin qui l'a chargée de la haine des peuples, qui n'ont pû aymer la Philosophie dans vne langue qui leur estoit odieuse.

Apres cela, ne confesseras-tu pas, Lecteur, que le seul moyen qui reste pour la restablir en sa premiere dignité, est de la tirer de cette longue seruitude, & de luy redonner vn langage qui luy puisse rendre les mesmes beautez qu'elle auoit dans la Grece, & cette honneste liberté qu'elle y prenoit d'entrer dans le Cabinet des Rois, & dans la communication des Esprits les plus polis.

Je m'asseure que tu ne voudrois pas y en em-

ployer d'autre que le François, qui a la gloire d'auoir les plus beaux termes, & la plus noble expreßion de tous ceux qui ont cours aujourd'huy dans l'Europe.

Combien penses-tu que les Sciences seront glorieuses quand elles se pareront des mesmes Ornements qui ont enrichy ces fameuses Harangues que toute la France a entenduës auec admiration: Quand elles se seruiront des mesmes termes dont se forment ces sages Conseils, qui font la Paix & les Victoires, qui renuersent & releuent les Couronnes, & qui ont affermy les fondemens & la grandeur de cette Monarchie.

Ce sera lors qu'elles n'auront plus de honte de se trouuer dans la Cour; qu'elles partageront auec les Armes, les Occupations de la Noblesse; & qu'elles feront mesme la plus aggreable partie de toutes les Conuersations; En fin la France ne sera lors qu'vne Academie, où l'on verra encore reuenir tous les Peuples de l'Europe pour apprendre les Lettres, & se recompenser par elles de la liberté qu'ils auront perdue par la force de ses Armes.

Ce sont là, me diras-tu, de grandes Promesses & de belles Esperances, que la Pauureté de nostre langue doit rendre vaines. Et ie confesse auec toy qu'elle est beaucoup moins riche que celle des Grecs & des Arabes; que les Arts & les Sciences fournissent plus de choses, qu'elle n'a de termes propres pour les exprimer; Et que la Philosophie doit attendre auec elle la mesme fortune qu'elle a euë dans la Latine, si nous n'auons la hardiesse que ces sçauantes Nations ont euë, de trouuer de nouueaux termes aux nouuelles choses qui venoient à leur cognoissance.

Qui nous peut deffendre vne chose si naturelle & si raisonnable, que tous les Peuples ont pratiquée, & qui a seruy à la naissance & à l'accroissement de toutes les langues du Monde? Aussi bien sont-elles de la nature de certaines choses, qui croissent toujours tant qu'elles viuent; & la fin pour laquelle elles ont esté instituées, donne la liberté de les augmenter, quand la necessité le demande. Ne seroit-ce pas vne injustice de vouloir priuer vne Lãgue d'vne science toute entiere, pour quelques termes qui luy manquent, & que

nous pouuons inuenter, ou prendre mesmes chez nos voisins, aussi bien que tout ce que les loix du Commerce ou le droit des Armes nous permettent. Ie sçay bien qu'il en est comme des Plantes Estrangeres, que l'on à toûjours grand peine d'éleuer, les vnes meurent, les autres languissent, mais aussi celles qui peuuent souffrir ce changement, portent dans leur nouueauté des graces qui ne se trouuent point en toutes les autres. Tous les mots que l'on a voulu introduire n'ont pas esté également heureux, l'vsage en a rebuté la plus-part, d'autres sont décheus apres vn long seruice, & ceux qui sont restez, & qui font maintenant les plus beaux ornemẽs de nostre Langue, ont couru le mesme hazard que courront toûjours ceux qu'elle n'a pas, & qu'il y faut adjouster.

Mais quelque peril qu'il y ait en ces nouueautez, quelque seuere & bizarre Censeur qu'en soit l'vsage; elles passeront toûjours pour des marques asseurées de l'amour que nous aurons eu pour la France, & il peut arriuer mesme que la Posterité approuuera nostre hardiesse.

Si ie croyois que mon Trauail peust aller jus-

ques à elle, ie ne penserois pas qu'elle deust blâmer la liberté que j'ay prise en cette rencontre, puis que sans les termes dont ie me suis seruy, elle ne cognoistroit pas peut-estre les Merueilles que ie pense auoir découuértes; & qu'en effet ie ne les ay pas pris sur les estrangers comme vn larcin, ou vn Emprunt, mais comme des despoüilles qui peuuent enrichir nostre Langue.

Si tu m'és aussi fauorable qu'elle me pourroit estre, tu me traiteras de la mesme façon, & j'espere qu'apres auoir goûté mes raisons, si tu dois mettre au jour les belles choses que tu sçais, tu seras encore plus hardy que moy, & que tu n'y employeras point d'autre langue, que celle que la France t'a donnée. Car bien que la Latine soit le truchement de toutes celles de l'Europe, & que nous veüillions faire part aux estrangers de nos Ouurages; s'ils sont mauuais, il n'est pas de besoin qu'ils les voyent; & s'ils sont bons, ils auront pour eux la mesme Curiosité que nous auons pour les leur, & que l'on a toujours euë pour ceux des Anciens.

Mais en quelque façon que l'on puisse écrire,

j'estime qu'il n'y à point de lâcheté plus insupportable, que de vouloir s'asseruir aux opinions communes, dans la recherche de la Verité. Elle ne se trouue pas dans les chemins battus, non plus que les Diamans ou les Perles; il la faut chercher dans les abysmes & dans les tenebres, où elle s'est cachée. Et si ces grands hommes qui en ont découuert quelque partie n'eussent abandonné les sentimens de leurs Maistres; ils n'auroient pas eu les lumieres qu'ils ont euës, & nous ne jouyrions pas du bon-heur que leur hardiesse nous a procuré. Mais comme ce qu'ils en ont cogneu n'est que la moindre partie des secrets de la verité, & que l'erreur a occupé la pluspart des chemins qui nous y deuroient mener; On ne sçauroit, à mon aduis, estre blâmé si l'on cherche de nouuelles routes, si l'on prend d'autres guides, & si on laisse aussi hardiment Aristote & Galien, comme ils ont fait ceux qui les ont précedez. Aussi quoy que l'on en veüille dire, nous sommes dans la vieillesse du Monde & de la Philosophie; ce que l'on appelle Antiquité, en a esté l'Enfance & la Ieunesse; Et apres qu'elle a vieilly par tant de Siecles,

& tant d'Experiẽces, il ne ſeroit pas raiſonnable de la faire parler, comme elle a fait dans ſes premieres années, & de luy laiſſer les foibleſſes qui ſe trouuent aux opinions qu'elle a euës en cét âge-là, & que l'on veut encore faire paſſer pour des Oracles.

Mais de toutes celles que j'ay remarquées, j'auoüe qu'il n'y en a point qui heurte d'auantage mon Eſprit, & qui empeſche plus la cognoiſſance de la verité, que ces Vertus ſecretes & ſpecifiques que l'on a introduites dans la Philoſophie naturelle. La Science en doit bien eſtre inutile & dommageable, puis qu'elle met l'obſcurité dans les choſes les plus claires, qu'elle donne du dégouſt dans les plus agréables, & qu'elle n'apprend rien qu'à ignorer ce qu'elle veut faire comprendre. Et cependant, les plus ſubtils raiſonnemens, & les plus Curieuſes recherches des Philoſophes s'arreſtent ordinairement à ces Qualitez incogneuës: ſans elles la Nature, à leur aduis, ne ſçauroit rien faire; ſans elles eux-meſmes ne ſçauroient rien dire; & comme ces Poëtes qui trouuent toûjours des Dieux pour deſbroüiller les Intrigues de leurs

Theatres,

Theatres, dans les moindres difficultez ils ont recours à ces vertus occultes. Ce sont elles qui finissent toutes leurs pieces, qui bornent toute leur Cognoissance; & quand ils y sont arriuez, ils pensent que ce sont ces fameuses Colomnes, au delà desquelles on ne trouue que des Mers & des Abysmes.

Mais ce sont des bornes qui ont esté posées par la paresse, ou par la foiblesse des Esprits; & que l'on peut franchir sans offencer la Nature; puis qu'elle se plaist mesme à voir découurir ses secrets, & qu'autant de nouueautez qui s'y rencontrent, ce sont autant d'accroissemens à sa gloire, & autant de nouueaux Hymnes que l'on chante à l'honneur de celuy qui la gouuerne, & qui en est l'Autheur.

Voila, Lecteur, les Considerations qui m'ont obligé d'écrire en nostre Langue, & de quitter les Opinions communes; elles me font encore esperer, que si tu n'approuue pas les Raisons, & le Style dont ie me suis seruy, tu loüeras pour le moins mon Dessein, & mon Courage.

Mais outre ces Remarques Generales, il m'en reste encore quelques-vnes, qui sont particulieres à l'Ouurage que ie te donne maintenant, & que ie te supplie de considerer auparauant que d'en faire jugement. Car ie sçay bien que le Tiltre ne te satisfera pas, que le premier Chappitre te semblera inutile, le troisiéme trop court, & vne bonne partie du sixiéme, espineuse & des-agréable; en fin tu peux croire que les Passages Grecs que ie mesle parmy mon Discours, sont importuns & peu necessaires, & que tout mon Style est trop nud & trop serré.

Pour le Tiltre, j'aduoüe que le mot de Digestiõ *ne signiffie ordinairement en nostre Langue, que la Coction, & que ie luy fais quelque sorte de violence de l'estendre jusques à la Distribution des alimens. Mais aussi parce que cheZ les Latins dont nous l'auons emprunté, il n'exprime autre chose que la Distribution, j'ay creu que n'ayant point d'autre terme qui puisse tout seul marquer toutes ces actiõs, ie deuois vnir sa signification originaire, auec celle qu'il a parmy nous.*

Je pouuois laisser le premier Chappitre, sans rompre mon dessein; Mais souuiens-toy que c'est

vne Entrée, & que celles des plus beaux bastimẽs pour estre détachées, n'en sont que plus aggreables: Celle-cy fait, à mon aduis, vne assez belle face, & contient le fondement de toute la Morale, & de la Composition de l'homme: en fin c'est vne Preface à d'autres Traitez que ie te feray voir, si tu reçois fauorablement celuy-cy.

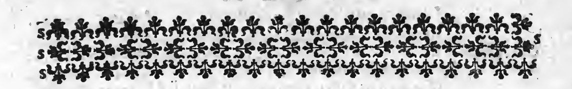
Pour le troisiéme Chappitre, qui traite de la Nature des Alimens, ie confesse qu'il est trop court pour vn si ample sujet; Mais j'ay creu que ie ne deuois pas m'y engager plus auant, apres le trauail de tant de personnes qui s'y sont occupez: I'ay seulement touché ce qui faisoit à l'ordre de mon Dessein, & à l'Intelligence de quelques propositions d'Aristote, dont j'honore extremément les Pensées.

Il y à encore quelque partie du sixiéme, qui est assez mal plaisante, ayant esté contraint d'examiner ce que les Anciens auoient dit de la Coction; Mais tu verras bien que c'est vn passage que ie ne pouuois éuiter, & qu'il est bien difficile qu'en vn long chemin on ne fasse quelque mauuaise rencontre. Tu t'en peux guarentir, si tu veux, sans me faire tort, passant du 55. Article

jusques au 63. où ie commence la recherche de la Coction qui se fait en l'estomach.

Les Passages Grecs ne te doiuent point arrester, puis que le sens qu'ils portent est exprimé dans les lignes qui les precedent, & qu'ils ne rompēt point la suite de mon discours. Comme il y à beaucoup de Propositions que ie deuois supposer bien establies, sãs en examiner les preuues; tu m'aduoüeras aussi que j'estois obligé de les produire auec toute la Vigueur & la Beauté naturelle qu'elles peuuent auoir: Ioint qu'elles sont tirées des deux plus Grands hommes que l'Antiquité ait portez, Hippocrate & Aristote, dont les Paroles & les Pensées ne gâtent jamais vn Ouurage.

Ie ne veux pas excuser la Simplicité de mon Style, puis que c'est celuy qu'il faut employer aux Discours Dogmatiques. S'il est trop serré en quelques endroits, pourueu qu'il ne soit pas obscur, il en est plus auantageux pour le raisonnement, qui perd beaucoup de sa force, & donne de la peine au Lecteur par son Estenduë. En vn mot, ie voudrois bien que tout ce Discours te semblast trop court; car s'il est mauuais, il ne peut manquer d'estre trop long.



SOMMAIRE DES CHAPPITRES & des Articles.

¶

Fin de la Table.

ERRATA.

Pag. 20. lig. 13. ce. lis. se.
Pag. 21. lig. 6. en. lis. es.
Pag. 29. lig. 21. causent. lis. cause.
Pag. 35. lig. 2. differentes. lis. principales & differentes.
Pag. 41. lig. 1. tous sels. lis. tous les sels.
Pag. 46. lig. 4. bieu. lis. bien.
Pag. 52. lig. 11. consomment. lis. consument.
Pag. 65. lig. 21. mesme tout. lis. mesme de tout.
Pag. 70. lig. 4. defuntion. lis. definition.
Pag. 70. lig. 4. de quelque. lis. de chaque.
Pag. 73. lig. 12. sy. lis. y.
Pag. 75. lig. 4. τεχνικοῖς. *lis.* τεκχνικοῖς.
Pag. 78. à la marge. lisez Arist. 4. meteor.
Pag 91. l. 14. s'il refroidist & eschauffe. lis. si elles refroidissent & eschauffent.
P. 97. lig. 22. se. lis. la.
Pag. 99. lig. 2. corps. lis. des corps.
Pag. 134. lig. 21. conuenable. lis. conceuable.
Pag. 147. lig. 2. sortissent au dehors. lis. sortissent dehors.
Pag. 148 lig. 7. l'on separe. lis. l'on en separe.
Pag. 160. lig. 12. n'ont plus. lis. non plus.

Extraict du Priuilege du Roy.

LOVYS par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistre des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Preuosts, & Seneschaux, ou leurs Lieutenans; Et à tous autres nos Officiers, Salut. Nostre bien amé Imprimeur & Libraire ordinaire, PIERRE ROCOLET, nous a tres-humblement fait remonstrer, qui luy auroit esté mis és mains vn Liure intitulé, *Nouuelles Conjectures sur la Digestion, composé par le Sieur de la Chambre, l'vn de nos Medecins ordinaires*, lequel il desireroit imprimer s'il auoit nos Lettres sur ce necessaires, humblement requerant icelles. A CES CAVSES, desirans fauorablement traitter ledit suppliant, Nous luy auons permis & octroyé, permettons & octroyons par ces presentes, de faire Imprimer, vendre & distribuer le susdit Liure, en telle marge, caractere, & quantité que bon luy semblera: Faisant tres-expresses inhibitions & deffences à tous Libraires & Imprimeurs, n'ayant droict ou pouuoir du suppliant, d'imprimer ou contrefaire en aucune sorte que ce soit le susdit Liure, en vendre, distribuer, ou eschanger aucuns, s'ils ne sont de l'impression dudit ROCOLET, ou ayans droict de luy, pendant le temps & espace de dix ans, à la charge qu'il en sera mis deux exemplaires en nostre Bibliotheque, & vn autre en celle de nostre tres-cher & féal, le sieur Seguier, Cheualier, Chancelier de France. SI VOVS MANDONS, & à chacun de vous commettons en droict soy, si comme à luy appartiendra, que de nostre present Priuilege, & du contenu en iceluy, vous faciez & souffriez ledit ROCOLET, & ceux ayans droict de luy, jouyr & vser plainement & paisiblement; Et à ce faire, souffrir, & obeyr, contraignez tous ceux qui pour ce seront à contraindre, par toutes voyes deuës & raisonnables, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, ne autres choses à ce contraires, Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le 6. iour de Mars, l'an de grace 1636. Et de nostre regne le 26. Signé, Par le Roy en son Conseil, CHAPPELLAIN. Et séellé du grand séau de cire jaune.

Jn ijs quæ in hoc genere minus grata nostris occurrunt sensibus, Natura Parens omnium miras excitat voluptates hominibus qui causas intelligunt, & ingenuè Philosophantur, cum nulla naturæ res sit in qua non mirandum aliquid inditum habeatur. Arist. lib. de Partib. cap. 5.

Plurimum homini negotij Aluus exhibet, cujus causa major pars mortalium viuit. Aliâs enim Cibos non transmittit, aliâs non continet, aliàs non capit, aliâs non conficit. Eóque mores venere vt homo maximè Cibo pereat. Pessimum corporum vas, instat vt creditor, & sæpius die appellat. Hujus gratia præcipuè Auaritia expetitur, huic Luxuria conditur, huic nauigatur ad Phasin, huic profunda vada exquiruntur. Plin. 26. cap. 8

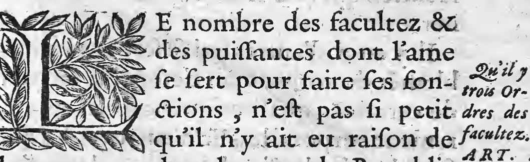


NOVVELLES CONIECTVRES SVR LA DIGESTION.

CHAPITRE I.

Du nombre & de l'ordre des facultez de l'ame.

Qu'il y a trois Ordres des facultez. *ART. I.*



LE nombre des facultez & des puissances dont l'ame se sert pour faire ses fonctions, n'est pas si petit qu'il n'y ait eu raison de luy comparer les plus grandes Republiques, & de chercher dans l'ordre qui s'y

trouue, celuy des Estats les mieux policez; Car il y a des facultez qui commandent, & d'autres qui obeissent; Et de celles qui ont le commandement, les vnes sont employées en de plus nobles commissions que les autres; & suyuant l'excellence & la grandeur de leur trauail, elles ont aussi plus de secours & plus de ministres.

Il y en a qui sont si releuées & si éminentes, qu'elles n'ont jamais de communication auec le corps; & si elles s'en veulent seruir, comme elles le peuuent quād il leur plaist, c'est en commandant aux facultez qui ont le soing de le gouuerner.

Il y en a d'autres qui se seruent veritablemēt du corps, mais c'est par le moyen de certaines qualitez qui ne sont pas purement corporelles; Et d'autres enfin qui sont les plus basses de toutes, dont l'actiō est grossiere, & tout à fait materiel-

le. Et ſuyuant ces trois manieres d'agir, il y a trois ordres dans l'eſtat de l'ame, celuy de la faculté intelligente, celuy de la ſenſitiue, & celuy de la vegetatiue.

Les facultez de l'ame vegetatiue. *ART. 2.*

La faculté vegetatiue en a trois autres qui commandent ſous elle, dont l'vne ſert à la generation, l'autre à la nourriture, & la troiſiéme à l'accroiſſement. Celle qui forme les parties, celle qui pouſſe & conduit les humeurs, celle qui les retient, & celle qui les cuiſt, ſeruent à toutes trois.

Les facultez de l'ame ſenſitiue. *ART. 3.*

Le reſſort de la ſenſitiue eſt d'vne grande eſtenduë, comme celle qui commande à la vertu motiue, & à la faculté cognoiſſante. Et comme celle-cy a ſa cognoiſſance apparente ou cachée : l'apparente comprend les ſens externes ; & celle qui eſt cachée a ſous ſoy le ſens commun, la fantaiſie, l'imagination, l'e-

ſtimatiue, & la memoire.

Pour la vertu motiue, elle gouuerne l'appetit concupiſcible & l'iraſcible, & celle qui fait mouuoir les parties.

Il y en a encores d'autres qui ſont communes à la vegetatiue & à la ſẽſitiue, telle qu'eſt la faculté vitale, qui ſert à la generation des eſprits, au mouuement du cœur & des artères, & à la reſpiration.

Les facultez de l'ame intelligente. ART. 4.

Enfin l'intelligente à trois grandes facultez qu'elle employe, ſçauoir eſt l'Entendement, la volonté, & la memoire intellectuelle.

Et c'eſt en ce dernier ordre où le ſuprême commandement de l'ame ſe fait, tout ce qui eſt au deſſous luy doit obeïſſance & ſeruice. Et le premier deſſein de Dieu & de la Nature, quand ils ont voulu faire l'homme, n'a regardé que ceſte puiſſance ſuperieure; Que s'ils luy ont donné les deux autres, ce n'a eſté que

comme vn moyen & vn secours necessaire à sa fonction.

Car ne pouuant cognoistre les choses que par les idées qu'elle reçoit de dehors, & celles-cy deuant estre sensibles, il falloit qu'elle eust vne puissance qui eust proportion auec elles, & qui fust sensitiue. Mais comme celle-cy ne pouuoit subsister sans la vegetatiue, qui forme & entretient les organes, elle demandoit encore son assistance. De sorte que ces deux facultez n'ont esté données à l'ame intelligente, que pour ayder & seruir à son action, & par consequent elles luy sont sujettes, & tout ce qu'elles font doit regarder ceste fin excellente à laquelle elles sont destinées.

Que les facultez inferieures sont autrement dans

Et de fait, elles sont tout autrement dans l'homme, que dans le reste des animaux. Car l'appetit sensitif n'y a pas la liberté qu'il à dans les bestes, puis qu'il

l'homme, que dans les bestes. *ART. 5.* doit auoir ses mouuemens reglez dans l'homme, quoy qu'ils soient d'autant plus excellens dans les animaux, qu'ils sont extremes. Le partage mesme qu'il a eu des sens est fort inégal; car bien qu'il soit le plus parfait de toutes les choses viuantes, & qu'il semble pour cette raison qu'il eust deu auoir toutes les fonctions de l'ame plus parfaites; si est-ce qu'il y à des animaux qui ont la veuë & l'ouïe plus excellentes que luy. Il n'y en à gueres qui n'ayent l'odorat meilleur, mais il n'y en à point aussi qui ait le toucher & le goust plus exquis. Il en est de mesme des facultez vegetatiues, car il y en à qui les ont plus foibles, & d'autres qui les ont plus fortes que luy.

Aristot. 2. de An. Aristot.

La cause de cette diuersité vient de la faculté superieure. *ART. 6.* La cause de toute cette diuersité vient de cette puissance superieure, qui comme elle doit estre la maistresse & la fin de toutes les autres, les a aussi assujetties &

accōmodées à son vsage, en sorte qu'elle en puisse tirer du secours, & qu'elle en souffre le moins d'incommodité & d'empeschement qu'il est possible.

Arist. 3 de an.

L'appetit doit estre indifferent en l'hōme. ART. 7.

Car comme la nature de l'entendement veut estre indeterminée & indifferēte à tout, puis qu'il doit juger de tout; il estoit necessaire que toutes les facultez qui luy estoient inferieures, approchassent le plus qu'elles pourroient de cette indifference. C'est pourquoy il n'y à que l'homme entre tous les animaux qui doiue naturellement estre indifferent à toutes sortes de passions, sans auoir inclination à l'vne plus qu'à l'autre. *Solus homo in medio omnium constitit nullam habens superexcellentiam iræ aut alicujus alterius paßionis.* Et dans les mouuemens de chaque passion, il à ordre de les regler & de les ranger au milieu, sans pancher vers les extremitez: parce que le milieu est moins

D.Th.1.2. q.46.ar.5.

déterminé qu'elles, eſtant indifferent à l'vne & à l'autre.

Car comme la perfection eſt dans la vertu, & la vertu dans la droite raiſon, celle-cy eſt dans ce qui eſt conuenable à l'homme: Or il n'y à rien de plus conuenable, que ce qui eſt ſelon ſa nature, comme dit S. Thomas, de ſorte que la nature de l'homme deuant eſtre indifferente & indeterminée, & dans les choſes déterminées, le milieu l'eſtant moins que les extremitez: il falloit que le mouuemẽt de l'appetit ſenſitif, qui eſt vne puiſſance naturellement déterminée, comme eſtant materielle, fuſt dans le milieu pour eſtre plus conforme à la nature de l'homme.

Les grandes vertus naturelles ſont accõpagnées de

Et de fait, ceux d'entre les hommes qui ont quelque excellente vertu naturelle, ont auſſi de grãds deffaux qui l'accompagnent; parce que ces vertus ne ſont

font que des diſpoſitions & des cõmencemens des vrayes vertus. Or les diſpoſitions & les commencemens determinent, & par conſequent ils s'éloignent de la perfection de l'homme. Et puis que le vice & le mal eſt contre la droite raiſon, & que ce qui eſt contre la droite raiſon ne conuient pas à la nature de l'hõme, comme dit S. Denis ; il faut que ces commencemens de vertu, qui determinent l'ame, qui ne le doit point eſtre, la portent neceſſairement a de grands deffaux, puis qu'elles l'eſloignent de ſa perfection.

grãds deffaux.
ART. 8.

C. de Diuin. nom.

C'eſt pour ceſte meſme raiſon, que l'homme a eu le corps le plus temperé de tous les animaux, parce qu'il n'y en à pas vn qui ne ſoit determiné de ſa nature à quelque mouuement particulier de l'appetit ſenſitif, & qui ne demande vne certaine qualité qui ſurpaſſe les autres dans

L'homme a eu le corps temperé.
ART. 9.

ſon temperament. Mais la nature ayant fait l'homme indifferent, luy a donné vn corps proportionné à ceſte indifference, ayant la plus juſte temperature qui ſe puiſſe trouuer dans les choſes animées.

L'homme à quelques ſens plus excellens, & d'autres plus foibles.
ART. 10.

Auſſi ceux d'entre les Sens qui ſont attachez à ce parfait temperament, ſont excellens en l'homme, comme le Toucher & le Gouſt, dont l'action eſt plus exquiſe, plus le temperament eſt égal. Au contraire, ceux qui ont beſoin d'vne qualité particuliere, qui doiue eſtre plus forte que les autres, ont eſté foibles en l'hõme, comme l'Odorat qui demãde beaucoup de ſéchereſſe. Mais la Veuë & l'Ouïe ont eſté mediocres, parce que biẽ qu'elles ne dépendent pas preciſémẽt du temperament, mais de la diſpoſition du diaphane, l'œil ne laiſſe pas d'auoir beſoin d'humidité, & l'oreille de la ſéchereſſe.

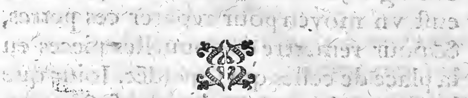
Ar. 1. de Part 13.

Il en eſt de meſme du partage des facultez naturelles, car quelques animaux ont la fecondité, la vertu de nourrir & de croiſtre plus fortes, & d'autres plus foibles que luy ; de ſorte qu'il en à juſtement la mediocrité & le milieu, parce que ces vertus demandent l'excez des qualitez pour leur perfectiõ, que l'homme ne peut auoir pour les raiſons que nous auons déduites.

L'homme à les facultez naturelles mediocres.

ART. II.

Voila l'œconomie & l'ordre de toutes les facultez de l'ame dont nous deuons parler en détail, & commencer par celles de la vegetatiue, puis que c'eſt elle qui forme & conſerue les organes, & que c'eſt la baſe & le fondement de toutes les autres.





CHAPITRE II.

De la faculté qui cuist les Alimens.

La vertu nutritiue est necessaire. ART. 12.

LA premiere fonction de l'ame vegetatiue est de nourrir, c'est à dire de changer les alimens en la substance des choses animées, parce que les corps se consumans incessamment par l'action des qualitez contraires ; & notamment par la chaleur qui dissipe à tous momens l'humidité sur laquelle elle agist ; Il estoit necessaire que l'ame eust vn moyen pour reparer ces pertes, & pour remettre de nouuelles pieces en la place de celles qui se perdẽt. Ioint que les corps n'ayans pas leur perfection ny leur juste grandeur en leurs commence-

mens, & ne pouuãs y paruenir qu'en adjoûtant de nouuelle matiere à celle qu'ils ont déja, il falloit que l'ame eust la vertu de les vnir ensemble, & de changer pour cét effet la substance des alimens en celle des corps qu'elle doit faire croistre.

Gal. 3 de facul. 7.

Elle à besoin de beaucoup d'organes.
ART. 13.

Et c'est là ceste vertu que Galien appelle incomparable, à cause de ce merueilleux changement qu'elle fait, & de la quantité d'organes qui luy sont necessaires. Car si on en excepte quelques-vns qui sont destinez pour le sentiment & pour le mouuement, tous les autres sont sous sa jurisdiction; l'estomach, le foye, la rate, les reins, les intestins, le cœur, les veines & les arteres, n'estant faites que pour la coction.

La cause de tout ce grand mesnage vient de la nature de l'aliment qui doit estre semblable à l'animal, puis que des deux il ne s'en doit faire qu'vn. Et

pour le rendre ſemblable, il faut qu'il paſſe par de grands changemens; qu'il laiſſe la pluſpart des diſpoſitions qu'il a; qu'il en prenne beaucoup qu'il n'a pas; en vn mot, qu'il change tout à fait de nature: Et ſuiuant qu'il eſt plus eſloigné de la choſe qui doit eſtre nourrie, auſſi reçoit-il d'auantage d'alteration, & par conſequent à beſoin de plus grand nombre d'organes.

Elle fait deux grands changemens ſur les alimẽs dans tous les animaux. ART. 14.

Or on void que dans tous les animaux, l'aliment reçoit deux notables changemens auparauant qu'il puiſſe eſtre vny à leur ſubſtance; l'vn quand il eſt changé en Chyle; & l'autre quand il s'en fait du Sang. Auſſi y a-il deux parties, où ces chãgemẽs ſe font, l'eſtomach & le foye; où l'on peut dire que l'aliment prend deux diuerſes formes, veu les qualitez & les diſpoſitions differentes qui ſe trouuent en ces deux humeurs; Et que toutes les

autres parties qui concourent à ces actions ne feruent que d'ayde à ces deux parties maîtreffes & principales.

Il n'en eft pas de mefme des Plantes, car leur aliment ne reçoit qu'vn de ces changemens, & n'a point d'autre organe de fa coction que la terre qui luy fert d'eftomach, τῇ γῇ, καὶ τῇ ἐν αὐτῇ θερμότητι χρῆται κοιλίᾳ. ἐκ γῆς γὰρ λαμβάνει πεπεμμένην τὴν τροφὴν, qui leur fournit l'aliment qu'elle a cuit elle mefme, & qui eft par apres conduit dans leurs canaux, tout de mefme qu'eft le fang dans les veines & dans les arteres.

Elle ne fait qu'vn changement dans les Plãtes. ART. 15.

Ar. 2. de part. 3.

Pour trouuer la caufe de cefte differẽce dont la recherche eft affez curieufe, & que ce difcours icy me demande, je dois fuppofer que tout ce qu'il y a dans le monde eft viuant ou ne l'eft pas. Ce qui n'a point de vie, n'a auffi qu'vne forte d'eftre, fçauoir eft, l'eftre naturel:

Mais les choses qui viuent en peuuent auoir de trois sortes, parce qu'il y a trois differences & trois degrez de vie, le Vegetatif, le Sensitif & le Raisonnable, qui sont aussi trois genres de choses viuãtes, à sçauoir les Plantes, les Animaux & l'Homme. L'Homme contient les trois degrez de vie, les Animaux n'en ont que deux, & les Plantes n'ont que le vegetatif. Les choses qui n'ont eu qu'vn degré de vie, n'ont eu besoin que d'vn seul chãgement dans leurs alimens, car il n'y à point de milieu entre l'estre naturel & le vegetatif, l'aliment passant immediatement de l'estre naturel à celuy-cy. C'est pourquoy les Plantes n'ont eu qu'vn lieu pour cuire leur nourriture, à cause qu'il n'y auoit qu'vn changement à donner pour la faire passer à l'estre qu'elles ont. Mais les autres qui ont eu deux degrez de vie, sçauoir est le vegetatif & le sensitif, ont deu auoir aussi deux changemens

en leur

en leur viande, pour le faire venir de l'e-
ſtre naturel à l'eſtre ſenſitif: Car tout ce
qui nourrit, bien qu'il ſoit tiré des choſes
viuantes, doit pourtant mourir aupara-
uant, & par conſequent retourner à l'e-
ſtre naturel : De ſorte que pour eſtre
changé en la choſe animée, il faut qu'il
paſſe par deux degrez, à ſçauoir le vege-
tatif & le ſenſitif. Et pour cette raiſon les
animaux ont deu auoir deux lieux où
ces deux changemens ſe fiſſent, qui ſont
l'eſtomach & le foye. Pour ce qui eſt de
l'eſtre intellectuel, comme il n'eſt point
attaché au corps ny aux organes, il n'a
point demandé de troiſiéme changemēt
pour rendre l'aliment ſemblable à luy,
parce que c'eſt vne choſe impoſſible. De
ſorte que l'homme n'a point d'autres
parties où l'aliment ſe cuiſe, que celles-là
meſmes qui ſe trouuent au reſte des ani-
maux. Il faut pourtant remarquer, que
ie n'entends pas icy que les alimens re-

çoiuent en effet l'estre vegetatif & sensitif, dans l'estomach & dans le foye, mais seulement les dispositions qui sont necessaires pour y paruenir.

Le foye & l'estomach sont les deux principaux organes de ces changemens. ART. 16.

Il y à donc deux changemens qui se font dans tous les animaux, auparauant que l'aliment puisse passer dans leur substance: Et deux organes où ces changemens se font, l'estomach & le foye. Mais il y à cette difference, que le foye fait toûjours partie de l'animal, & non pas l'estomach. Car comme il y à des Zoophytes ou animaux qui participent de la nature des Plantes, ils se nourrisset comme elles, & n'ont point d'autre estomach que la terre; de sorte qu'en ces sujets-là, aussi bien que dans toutes les Plantes, l'estomach ne fait point partie de leur corps.

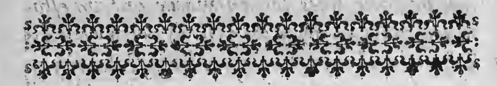
C'est comme il faut entendre ces difficiles passages d'Aristote, où il asseure

Arist. 2. de part. 3.

que presque tous les animaux ont vn estomach, τὰ δὲ ζῷα πάντα μὲν σχεδὸν ἐστὶν ἐν αὐτοῖς ἔχει τὸ τῆς κοιλίας κύτος, *& qu'entre les insectes il y en à quelques-vns qui n'en ont point.* Car il n'entend pas qu'il se puisse trouuer vn animal sans estomach; Mais il veut dire qu'il est interne aux vns & fait partie de leur corps, & aux autres non; veu qu'autre part il dit absolument, que tous les animaux en doiuent auoir vn, πάντων ἐστὶ τῶν ζώων κοινὰ μόρια Στόμα καὶ Κοιλία.

4. Hist. 7.

Aristot. 1. Histor. 2.



CHAPITRE III.

De la nature des Alimens.

QVoy qu'il en ſoit, pour découurir l'artifice dont la nature ſe ſert pour nourrir les animaux, il faut premierement parler du changement qu'elle donne aux alimens dans l'eſtomach, puis que c'eſt le premier qui leur arriue pour deuenir ſemblables à la choſe qui doit eſtre nourrie.

En tout changement il y à toûjours trois choſes à conſiderer, la choſe qui ſe change, celle en laquelle eſt changée, & l'action par laquelle ce changement ce fait. Auſſi dans ce changement icy il y à

l'aliment qui se change, le Chyle dans lequel il est changé, & la coction par laquelle ce changement arriue.

L'aliment doit estre mixte. ART. 17.

Pour ce qui est de l'Aliment, dautant qu'il estoit destiné pour reparer les ruines qui se font en corps, & que les corps sont composez des Elemens qui se dissipent sans cesse, il faut que l'aliment en remette autant qu'il s'en est perdu, & partant qu'il soit composé. Ioint que l'aliment pour estre porté aux parties qui s'en doiuent nourrir, doit estre fluide & actuellement humide. Et pour estre vny auec elles, il faut qu'il acquiere vne consistance pareille à la leur, & par consequent qu'il s'espaississe par la chaleur. Or ny l'air ny l'eau ne s'espaississent jamais par le chaud; la terre aussi n'est pas humide, & il n'y à que les choses qui participent de la terre & de l'eau, ou de l'air & de l'eau, qui se puissent espaissir par la

.de Gen. 2.

chaleur ; Et partant, il faut que l'aliment soit mixte, & non pas simple. Car la terre dont on dit que les scorpiõs & les loups se nourrissent, n'est pas pure, elle est meslée auec l'eau, tout de mesme que l'eau qui sert d'aliment aux plantes & à quelques poissons, est meslée auec la terre.

Ses qualitez principales, sont l'humidité & la secheresse.
ART. 18.

Or bien qu'il semble que les alimens doiuent estre composez de tous les Elemens, puis qu'ils les doiuent tous reparer. Aristote pourtant ne parle jamais que de l'eau & de la terre, du sec & de l'humide, τροφὴ ἐστι τὸ ὕδωρ καὶ γῆ, τοῖς δ᾽ ἐν τούτοις. τροφὴ πᾶσα δὲ ὑγρὸν καὶ ξηρόν. La raison en est à mon aduis, que l'aliment est seulement destiné pour patir & reçeuoir l'action de la faculté: Car quand il agit sur le corps, ce n'est plus aliment, c'est medicament ou venin : Comme donc l'aliment doit seulement patir, & que l'humide & le sec sont les principes de la passion, il suf-

Arist. 3 de gen. anima. c. 11.
2. De par. 3.

fit à l'aliment d'auoir ces deux qualitez, & ce n'est que par accident que les autres s'y rencontrent. Mais outre ceste consideration, il est vray que bien que la nourriture ne se tire que de l'eau & de la terre, les deux autres s'y trouuẽt aussi, où se font facilement de ces deux là. Car le feu & la chaleur est comme l'ame du monde, qui passe & se mesle par tout, d'où viennent toutes les productions qui se font dans la nature, & qui fait dire à cét esprit admirable, *que toutes choses sont en quelque façon pleines d'ames & de Dieux*; *l'humide* (dit-il) *est dans la terre, & l'esprit est dans l'humide, & par tout il y à vne chaleur viuifiante & animée*, διὰ τὸ ἐν τῇ γῇ ὑπάρχειν ὑγρὸν, ἐν δὲ τῷ ὕδατι πνεῦμα, ἐν δὲ τῷ παντὶ θερμότητα ψυχικὴν, ὥστε τρόπον τινὰ πάντα ψυχῆς εἶναι πλήρη.

Arist. 3. de Gen. an. cap. 11.

Or comme il y à vne grande varieté dans les animaux, & dans les choses qui

Les animaux doiuẽt cognoi-

ftre leurs alimens. ART.19.

les peuuent nourrir, & que ce qui eſt bon à l'vn ne l'eſt pas à l'autre; il a eſté neceſſaire que l'animal euſt la cognoiſſance des choſes qui luy ſont vtiles ou inutiles pour ſa nourriture. Car il n'eſt pas des animaux comme des plantes, qui n'ont point eu cette cognoiſſance, ou pour le moins l'ont-elles fort obſcure & imparfaite; parce qu'elles tirent leur nourriture toute cuite de la terre, & qu'elles ont la compoſition plus groſſiere & moins delicate qui ne demande pas cette varieté d'alimens, comme celle des animaux. La nature a donc pourueu à la cognoiſſance que ceux-cy en doiuent auoir, leur donnant le gouſt & l'appetit.

Car le gouſt en cognoiſt la bonté; & l'appetit ſuiuant cette cognoiſſance eſmeut & porte l'animal à rechercher ce bien. C'eſt pourquoy le gouſt eſt dans la bouche & à la porte, pour cognoiſtre ce qui entre au dedans; & l'appetit eſt

dans

dans le lieu qui reçoit ce qui eſt entré, dautant que la poſſeſſion eſtant la fin & le but de l'appetit, & que celuy doit deſirer qui doit poſſeder; l'eſtomach deuant reçeuoir l'aliment a deu auoir auſſi l'appetit.

Mais parce que l'appetit n'eſt que des choſes que l'on n'a pas, outre la cognoiſſance du bien, il faut qu'il ait celle de ſon deffaut, & qu'il cognoiſſe eſtre priué du bien qui luy eſt neceſſaire, pour le ſouhaiter. C'eſt pourquoy l'eſtomach a eu ce ſentiment & la cognoiſſance de ce qui luy défailloit. Or parce qu'il ne pouuoit pas cognoiſtre les priuations, car les ſens particuliers ne les cognoiſſent point, la nature a pourueu à cela par vn moyen & vne choſe poſitiue & réelle, telle qu'eſt la douleur qui ſuit la priuation des alimens. Car comme l'eſtomach ſe reſſerre quand il eſt vuide,

Comment ſe fait l'appetit. ART. 20.

les nerfs qui sont à sa bouche souffrent vne certaine extension, qui cause la douleur dont nous parlons, & l'ame qui cognoist par vne science confuse, que cette douleur vient en suite du deffaut des alimens, forme l'appetit qui les souhaite & les recherche.

De la faim & de la soif. *ART. 21.*

On fait de deux sortes de cét appetit, la Faim & la Soif, mais la difficulté n'est pas petite de marquer leur difference & leur jurisdiction. Aristote mesme l'a augmentée par les définitions qu'il en donne; *la faim*, dit-il, *est l'appetit du chaud & du sec, & la soif du froid & de l'humide.* Car la faim se passe auec des alimens froids & humides, aussi bien que la soif auec des liqueurs tiedes ou chaudes, comme on void chez les orientaux, qui ne boiuent jamais froid.

2. de an. c. 3.

Mais pour éuiter la contestation & la confusion qui se trouuent és opinions de

ceux qui le veulent deffendre & qui ont traicté de cette matiere ; nous dirons en deux mots.

Que la Faim est l'appetit de l'aliment, & que la Soif est l'appetit de l'humide, qui est necessaire pour la distribution de l'aliment. Car comme la coction se doit faire par la chaleur & par l'humidité, il n'est pas de besoin que la chaleur soit portée de dehors à l'estomach, l'animal en ayant suffisamment en soy. Mais il n'en est pas ainsi de l'humidité, pour le moins en beaucoup d'animaux, & faut de necessité qu'elle leur vienne d'ailleurs. Or cette humidité est aqueuse & indigeste, seruant seulement à rendre l'aliment fluide, & empescher par ce moyen qu'il ne s'attache aux vaisseaux par où il passe, qui sont extrémement estroits. C'est pourquoy apres qu'elle a satisfait à cette necessité, elle est chassée

La soif n'est point l'appetit des alimens.
ART. 22.

du corps comme inutile, par les ſueurs & par les vrines.

Cecy ſe pourroit prouuer par beaucoup de raiſons, mais ie me veux contenter d'vne ſeule, tirée de la nature du gouſt: Car l'eau eſt naturellement deſtinée pour appaiſer la ſoif, & la meilleure eſt celle qui n'a point de ſaueur, ἡ μὲν ὕδατος φύσις βούλεται ἄχυμος εἶναι, parce que la ſaueur ne ſe fait point, que l'humeur ne s'eſpaiſſiſſe par la chaleur; l'eau ne s'eſpaiſſiſt jamais ainſi; & par conſequent l'humidité que la ſoif demande eſt ſans ſaueur; Or ce qui eſt ſans ſaueur ne peut nourrir, τρέφει γὰρ τὸ γλυκύ, les choſes ne nourriſſant qu'entant qu'elles ont du gouſt. Et partant il eſt vray que la Soif n'eſt pas vn appetit pour les alimens, mais pour cette humeur aqueuſe qui ſert à leur diſtribution.

Ariſtot. l. de ſenſu 4.

L. de ſenſ. ibid.

Quoy qu'il en ſoit, la Faim & la Soif viennent de deux deffaux, l'vn de l'ali-

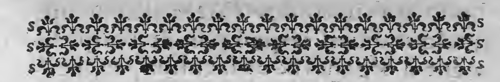
ment, & l'autre de l'humidité aqueuſe. Celuy-là ſe recognoiſt par la douleur qui le ſuit, & celui-cy par la ſéchereſſe qui reſte dans l'eſtomach, & qui ne luy eſt pas naturelle.

Mais parce que la douleur qui deuance la faim peut venir de deux cauſes, auſſi bien que la ſéchereſſe qui produit la ſoif. L'vne qui eſt la plus naturelle & la plus ordinaire, c'eſt la priuation des alimens & de cette humidité aqueuſe; L'autre qui eſt extraordinaire; & ce ſont les qualitez actiues; le froid & le ſec pouuant faire retirer les fibres de l'eſtomach, & le chaud le pouuant deſſécher : d'où vient que ceux qui ont l'eſtomach froid ont beaucoup d'appetit, & ceux qui ont les poumons chauds ou la fievre, ſont ſouuent alterez. Lors qu'il n'y à que la priuation de l'aliment, ou de cette humeur qui cauſent la faim & la ſoif; l'vne &

Comment ſe doit entẽdre Ariſtote touchant la faim & la ſoif. ART. 23.

l'autre se porte indifferemment aux viandes & à ceste liqueur, sans choix du chaud ou du froid. Mais quand elles viennent des qualitez susdites, alors la faim demande des alimens chauds & secs, & la soif de l'humeur qui soit froide. Et c'est en cette consideration qu'Aristote a dit, que la faim estoit l'appetit du chaud & du sec, & que la soif l'estoit du froid & de l'humide, ayant esgard aux causes de ces deux passions, qui sont les plus sensibles & les plus cogneuës. Mais c'est assez parlé de l'alimēt, voyons maintenant quel est le changement qui luy arriue.





CHAPITRE IV.

Du Changement qui ſe fait en l'Eſtomach.

LES alimens eſtans entrez dans l'eſtomach, ſe changent en cinq ou ſix heures, plus ou moins, en Chyle, qui eſt vne ſubſtance liquide, blã-che, douce, ny trop eſpaiſſe, ny trop ſub-tile, quelques qualitez que puiſſent auoir les choſes dont elle eſt tirée. Et en verité c'eſt vne choſe merueilleuſe, que des viandes qui ſeront noires, rouges & ver-tes, deuiennent ſi facilement blanches; Que les ameres, acres & ſalées, s'adouciſ-ſent ſi-toſt; Que les dures & eſpaiſſes, ſe rendent fluides & ſubtiles; & que cel-les qui ſont trop ſubtiles s'eſpaiſſiſſent.

Ce changement eſt merueilleux.
ART. 24.

Enfin qu'en toutes ſortes d'animaux, quelque diuerſité qu'il y ait de temperament d'organes & de facultez, ce changement eſt preſque pareil, & le Chyle eſgal és vns & és autres.

La chaleur n'en eſt pas la cauſe. *ART. 25.*

De ceux qui ont voulu cognoiſtre la cauſe qui faiſoit ce merueilleux changement, il y en a qui ont aſſeuré que la Chaleur naturelle en eſtoit la maîtreſſe, μεταβολὴ διὰ τῆς θερμῆς δυνάμεως γίγνεται. Que tout ce qu'il y auoit dans la nature ſe faiſoit par elle, πάντα ἐργάζεται πυρί. enfin que ce changement s'appelloit & eſtoit veritablement vne coction, & que la coction ſe deuoit faire par la chaleur, ὑπὸ τοῦ φυσικοῦ καὶ οἰκείου θερμοῦ.

Ariſtot. 2. de part. 3.
l. de reſp.
4. meteo.

Mais il faut aſſeurément qu'il y ait quelque autre choſe que la chaleur qui faſſe tout ce grand ouurage. Car en quelque degré qu'on la vueille mettre pour cét effet, il ſe pourroit faire que par

hasard,

hasard ou par artifice, le mesme degré de chaud se trouueroit en d'autres sujets, qui pourroient par consequent faire le Chyle aussi bien que l'estomach, quoy que ce soit pourtant vne chose impossible. Et s'il est vray que le Chyle se fasse plus facilement dans les animaux qui sont actuellement froids, comment peut-on dire que la chaleur en soit la cause? Car les poissons digerent fort promptement des choses, que les animaux les plus chauds ne pourroient jamais cuire, telles que sont les escailles & les coquilles, la bouë, la terre, & le sable mesme. Quelle chaleur peut-on conceuoir dans les animaux, qui aye le pouuoir de fondre & de liquefier tout ce qui est entré dans leur estomach? Car sans parler des os que les chiens & les poissõs digerent, des coquilles, de la terre & du sable, dont ceux-cy se nourrissent, & qui ne se peuuent fondre par le feu: Com-

ment eſt-il poſſible qu'vne chaleur ſi moderée puiſſe en quatre ou cinq heures diſſoudre des choſes que la plus forte chaleur ne pourroit amollir en deux fois autant de temps?

N'y aucune vertu ſpecifique. ART. 26.

Ceux qui ont veu ces difficultez ont adjoûté à la chaleur vne vertu occulte & ſpecifique, qui à ſon ſiege dans l'eſtomach, & la puiſſance de donner la forme du Chyle, par le moyen d'vn certain temperament propre pour cét effet. Mais toutes ces qualitez occultes ne découurent pas le ſecret de l'affaire, ce ſont des termes ſpecieux qui cachent la verité des choſes, & monſtrent noſtre ignorance. Pour moy, ie ne puis m'arreſter à ces vertus incogneuës, ou s'il y en à quelques-vnes, ie veux chercher vn paſſage qui m'en approche, & qui me les faſſe voir de plus prés qu'on n'a pas encore fait.

Ie trouue donc, qu'il y à trois actions differentes qui se font dans l'estomach sur les alimens, leur Dissolution, leur Coction & leur Distribution; Car ce sont là trois diuerses choses, estant vne verité bien asseurée, qu'il y à des sujets où la dissolution des alimens se fait parfaitement, quoy que la coction y soit imparfaite comme dans les Poissons, τῶν ἰχθύων γένος ἅπαν διὰ τὸ ἐνδεεστέρως ἔχειν πρὸς τὴν τῆς τροφῆς ἐργασίαν, ἀλλ' ἄπεπτα διαχωρεῖν, & dans quelques estomachs froids, la dissolution est prompte d'où vient leur appetit, quoy que la coction s'y fasse foiblement, Ψυχροτέρα γαστὴρ ὀρεχθῆναι μὲν ἀγαθή, πέψαι δ' οὐκ ἀγαθή. Cela se void encore manifestement dans la faim canine, où les viandes sont en vn moment fonduës, quoy qu'elles ne se cuisent point. Et de fait, la coction se fait par la chaleur, ce qu'on ne peut pas dire de la dissolution, puis qu'il y a des estomachs bien froids où

Il y à trois actions qui se font en l'estomach. ART. 27.

Arist. 2. de part. 14.

Gal. de arte par.

elle se fait parfaitement, comme nous venons de dire. Ioint qu'il y à des animaux qui semblent auoir vne partie destinée particulierement pour cét effet, car la poche des oyseaux n'est faite, à mon aduis, que pour la dissolution & non pas pour cuire; n'estant point enfermée dans le corps comme l'estomach doit estre, ny reschauffée par le voisinage des parties qui le doiuent enuironner; voire mesme n'estant composée que de simples membranes, sans chair, & sans aucun grand vaisseau, qui sont marques que cette partie est froide, & que la chaleur n'y opere que fort peu; Quoy que ce soit là dedans que les alimens, quelques durs qu'ils puissent estre, se fondent & se liquefient par vn secret merueilleux qu'il faut maintenant examiner.





CHAPITRE V.

De la Dissolution des Alimens.

IE presuppose donc que les Alimens, de quelque consistence qu'ils soient, deuiennent liquides dans l'estomach. Car il y à des animaux qui se nourrisset de choses assez solides, comme les oyseaux & les poissons; veu que ceux-cy aualent les escailles & les coquilles; & que la plusspart de ceux-là mangent des graines qui sont assez dures. Les animaux carnaciers deuorent la chair sans la mascher, les chiens, les loups & les lyons aualent les os, & les digerent. Et partant il faut que toutes

Les alimẽs deuiennẽt liquides dans l'estomach.
ART. 28.

ces choses s'amollisent, se fondent & se liquefient.

Il y à 4. moyens par lesquels on peut rendre les choses liquides. ART. 29.

Or il n'y à que quatre moyens generaux par lesquels vne chose puisse deuenir liquide; sçauoir est la Liquefaction, la Fusion, la Resolution, & la Dissolution. Les sels se liquefient à l'air frais & humide. La Cire & les Metaux se fondent par la chaleur. Les choses qui se pourrissent, ou que l'on distille, ou que l'on exprime, deuiennent humides par resolution. Enfin la dissolution se fait par addition de quelque humeur, comme on void les Metaux qui s'amollissent & se dissoluent par les eaux fortes, de mesme que les sels par l'eau que l'on y adjoûte.

Les alimens ne deuiennent pas liquides

Il faut maintenant voir par lequel de ces quatre icy les Alimens deuiennent liquides. On void bien que ce n'est pas par la Fusion, ny par la Liquefactiõ. Car l'vne

ne ſe fait que par le froid & l'humide, & l'autre que par la chaleur; quoy qu'il y ait des eſtomachs de toutes ſortes de temperamens qui digerent fort bien. Ioint qu'il y à beaucoup de choſes qui ne pourroient ſe liquefier, ou ſe fondre, qui ne laiſſent pas de s'amollir dans l'eſtomach, comme ſont les os, les arreſtes, les eſcailles, & mille autres choſes qui ſeruent de nourriture aux animaux.

par Fuſion, ny par liquefactiõ. ART. 30.

Pour ce qui eſt de la Reſolution, comme elle ſe fait ou par Diſtillation, ou par Expreſſion, ou par Putrefaction. Il eſt bien certain que les deux premieres ne peuuent ſeruir à la digeſtion, puis qu'elles ſuppoſent toûjours vne ſéparation actuelle de ce qui eſt ſubtil, d'auec ce qui eſt groſſier; Et que dans l'eſtomach tout y eſt confus & meſlé enſemble.

Ny par Reſolution. ART. 31.

La difficulté ſeroit plus grande pour

Ny par

Putrefaction. ART. 32.

la Putrefaction, veu que les Anciens ont creu que la coction se faisoit par pourriture, & Hippocrate mesme l'appelle Σῆψιν, & le ventricule ὄργανον σηπτικὸν, d'où vient que Empedocle disoit, que le vin n'estoit autre chose que *l'eau pourrie dans le bois*, ὕδωρ σαπὲν ἐν ξύλῳ. Mais la pourriture suppose l'euaporation de l'humidité radicale, & la dissipation de la chaleur naturelle: Or est-il que l'vne & l'autre demeurent dans la coction, voire mesmes elles s'y perfectionnent; Ioint que la Putrefaction ne se fait pas en si peu de temps, ou bien elle est accompagnée de mauuaise odeur, laquelle ne se rencontre point dans l'estomach, mais seulement dans les intestins, πέσσεται γὰρ ἐν τῇ ἄνω κοιλίᾳ, σήπεται δ' ἐν τῇ κάτω τὸ ἀποκριθέν.

Mais par Dissolutiõ. ART. 33.

Il ne reste donc plus que la Dissolution qui se fait par Addition d'humeur Aqueuse, Huileuse, ou Corrosiue. Car tous

tous sels se dissoluent par l'humeur aqueuse ; les soulphres, les cires & les graisses, par les huileuses. Les pierres & les metaux par les corrosiues.

On pourroit dire que la dissolution des viandes se fait par l'humeur aqueuse, & que ce que les animaux boiuent est destiné pour cét effet. Mais il y a tant d'animaux qui ne boiuent point, comme les Oyseaux de Proye, quoy que leur Chyle & leur emeut soient plus liquides que de pas vn autre animal : Les Brebis, les Taupes, & tous les autres animaux à quatre pieds qui font des œufs, ne boiuent que tres-rarement. Ioint que cette liqueur n'est pas capable de dissoudre toutes sortes d'alimens, tels que sont les escailles de poissons, les coquilles que les tortues de mer digerent, & les os que les lyons deuorent tous entiers, bien qu'ils ne boiuent que fort peu, ὀλιγόποτον δὲ ὄν. Et

Ce n'est pas par vne humeur aqueuse. ART. 34.

Aristot. 8. Histor. 3.

Arist. 8. Hist. 5.

par consequent il faut que cette dissolution se fasse par quelque autre liqueur qui ne vienne point de dehors, & qui se trouue dans l'estomach.

Ny par vne Humeur Acide. ART. 35.

Quelques-vns ont asseuré qu'il y auoit vne certaine Humeur Acide qui s'engendroit dans l'estomach, ou que la Rate luy enuoyoit pour cét vsage, penetrant les alimens par sa subtilité, & y faisant apres ce que fait le leuain dans la paste & dans la biere. Que cette eau que la faim fait monter à la bouche en estoit vn eschantillon, portant sur la langue vne certaine saueur aggreable, qui commençoit son operation sur les viandes que l'on masche, & qui alteroit en vn moment le vin retenu dans la bouche: enfin qui donnoit à la Saliue toutes les vertus que l'on y recognoist, soit pour guerir les maladies, soit pour tuer les serpens.

Mais quoy que cetteh umeur se trouue quelquefois, & qu'elle puisse ayder à la dissolution des viandes : Si est-ce que ce n'en est pas la cause vniuerselle : Parce qu'elle y est en trop petite quantité, à comparaison des Alimens. Et que les choses aigres ne sont pas capables de dissoudre si promptement les os & les escailles, & les autres alimens que nous auons marquez : Ioint que son Acidité n'est pas assez forte pour auoir vne si puissante vertu dissolutiue. Car tous les dissoluans qui sont acides ont cette saueur extrémément piquante : Outre que l'anatomie nous apprend, que l'on ne trouue rien dans l'estomach apres que les viandes en sont sorties. Mais encore il est bien asseuré qu'il y à beaucoup de parties où de semblables dissolutions se font, dans lesquelles cette humeur ne se trouue point, comme nous allons monstrer.

Mais par des Esprits dissoluans. ART. 36.

I'estime donc que la Dissolution des alimens ne se fait point par aucune des liqueurs susdites, mais par de certains Esprits que la nature enuoye dans l'estomach au temps de la digestion. Ces Esprits ayans vne vertu dissoluante, à cause de leur actiuité & subtilité, par le moyen desquelles ils penetrent & s'insinuent dans les alimens, separent les parties les vnes d'auec les autres, subtilisent les grossieres, liquefient celles qui sont espaissies, & se meslans auec elles, les agitent & les reduisent en vn corps qui semble estre homogene & de mesme nature.

I. Preuue tirée de la Coction des tumeurs. ART. 37.

Pour faire voir la verité de cette proposition, il faut considerer les autres Coctions qui se font dans le Corps, comme celle des apostemes & des humeurs corrompuës au dedans des veines. Car il y à vne presomption inuinci-

cible, que les Esprits font tout ce mesnage, parce que les tumeurs qui sont dures au commencement, s'amollissent petit à petit; Et les humeurs qui estoient espaisses, se rendent fluides & coulantes par l'Action de ces Esprits qui se meslent auec elles, les fondent & les liquefient. Et de fait, s'il arriue que le pus de quelque tumeur sorte en trop grande quantité, il suruient de si grandes foiblesses, que souuent les malades en perdent la vie. Or est-il que ces foiblesses ne viennent que de la perte des Esprits qui sont meslez auec cette humeur, & que la nature y enuoye comme les instrumens qu'elle employe à faire ses digestions. C'est pourquoy tant plus les humeurs sont cruës & mauuaises, & plus la dissipation des Esprits & des forces est grande: d'autant qu'où la resistance est plus forte, & où leur action est plus necessaire, il faut qu'ils y soient en plus

grande quantité, & par consequent si l'on ouure alors les tumeurs ou les veines, il en sort d'auantage d'esprits que si les humeurs estoient bieu cuites & bien digerées. Car la nature obserue cette regle dans ses Actions, qu'apres que l'humeur est cuite, & que les Esprits ont fait leur fonction, elle les retire vers leurs principes, & les fait remonter à leur source, d'où vient que la fievre & la douleur cessent quand le pus est acheué. Et que le laict qui n'est rien qu'vn sang blanchy sort en si grande quantité sans affoiblir le corps, parce qu'il y à peu d'esprits meslez auec luy; les autres qui en ont fait la coction s'estans retirez apres que l'ouurage est acheué. Ce qui arriue encore dans tous les autres excremens naturels: Mais en ceux qui sont contre nature, parce qu'ils ne sont jamais en l'estat où la nature les voudroit mettre, quelque coction qu'elle leur puisse

donner, elle y tient toûjours beaucoup d'esprits qui causent la foiblesse dont nous auons parlé quand on les fait sortir.

Qui voudra encor considerer cette merueilleuse fluidité que le sang à dans les veines, & qu'il perd aussi-tost qu'il en est sorty, sera contraint d'auoüer qu'il n'y à que les Esprits qui en soient la Cause, & qu'il faut necessairement qu'ils ayent vne vertu dissoluante pour le tenir toûjours liquide, & pour l'empescher qu'il ne se caille, comme il arriue apres qu'ils en sont séparez. Car il n'y à rien que l'on ait mis encore pour Cause de cét effet, que le Lieu & la Chaleur naturelle du Sang; parce que l'on dit que le lieu à la vertu de conseruer les choses qui y sont placées; Et que c'est la chaleur qui rend les humeurs coulantes, comme le froid les espaissit. Mais ce sont là de

2. Preuue tirée de la fluidité du Sang.

ART. 38.

vieilles maximes, qui demandent de grandes distinctions, puis que le lieu n'est point vne chose actiue, estant du ressort de la quantité. Et pour ce qui est de la Chaleur, elle seroit plûtost capable d'espaissir le sang que de le rendre fluide, comme l'on peut esprouuer en le faisant chauffer. Ioint que dans les Paralytiques, & ceux qui ont les extremitez toutes froides & glacées, le Sang ne laisse pas d'y demeurer fluide: Au contraire, apres qu'il est sorty des veines, quoy qu'il tombe en des Parties qui ont la mesme chaleur, voire mesme qui l'ont plus forte, le Sang y perd sa fluidité, & se caille incontinent. Et par consequent ce n'est pas la Chaleur qui le rend coulant, mais ces esprits qui sont meslez auec luy, & qui s'exhalent si-tost qu'il est hors de ses vaisseaux.

3. Preuue

Quoy qu'il en soit, la Coction se retarde

tarde si les Esprits sont destournez de l'estomach par quelque action du corps ou de l'ame. Et il ne faut pas dire qu'ils emportent la chaleur auec eux, & que c'est elle qui affoiblist la digestion par son absence, & qui la fortifie par son retour. Parce qu'il y à des estomachs excessiuement chauds, qui deuroient demeurer plus temperez par la fuite des Esprits, & faire par consequent leur action plus parfaite, quoy que cela n'arriue pas. Mais elle s'y fait toûjours foiblement, quelque chaleur qu'ils ayent, si les Esprits n'apportent cette vertu dissoluante qui la doit commencer.

tirée de la foiblesse de la Coction.
ART. 39.

La Coction qui se fait dans l'estomach des Serpens confirme encore cette Conjecture. Car ils aualent tous entiers les animaux qu'ils deuorent, & les rejettent aussi tous entiers par embas, n'en tirant que le Suc & l'humeur, ὅτε ἀν λάμβανῃ ζῶον

4. Preuue tirée de la Coction des Serpens.
ART. 40.

Aristot. 8. hist. 4.

ἐξικμάζοντες, ὅλα κατὰ τὴν ὑποχώρησιν προΐενται. *Ils ſuçent* (dit Ariſtote) *l'animal qu'ils ont aualé.* Or cette action ne ſe fait pas à cauſe du vuide, ou par attraction, comme elle ſe fait d'ordinaire, ny l'vn ny l'autre ne ſe pouuant faire dans l'eſtomach : & partant il faut qu'il y ait quelque choſe qui fonde l'humeur, & qui la ſépare d'auec le plus groſſier & terreſtre. Et à mon jugement on ne peut rien conçeuoir qui puiſſe faire cecy, que les Eſprits dont nous parlons.

5. Preuue tirée de la morſure de certains animaux. ART. 41.

C'eſt par ce moyen que tous ces alimens que la chaleur toute ſeule ne ſçauroit amollir, (comme ſont les os que les loups aualent) ſe diſſoluent en l'eſtomach. Et de fait, leur morſure à la meſme vertu, car elle attendrit la chair des animaux qu'ils ont eſtranglez & fait tomber le poil de leur peau. On dit meſme que la diſſection des chiens cauſe la

dysenterie, & rend splenetiques ceux qui s'appliquent souuent à cét exercice. Or tout cela ne peut venir que des vapeurs qui s'escoulent de ces Animaux, & qui gardent la mesme vertu qui se trouue dans leurs humeurs; Et de fait, les loups, les chiens, les lions, & tous les autres de ce Genre-là, ont l'odeur qui vient de leur haleine, de leurs excremens, & de leurs entrailles extrémement forte & picquante, προσίεται καὶ τὴν φύσιν σφόδρα δριμεῖαν, καὶ τὸ οὖρον ἔχον ὀσμὴν, καὶ γὰρ ἀνοιχθέντος αὐτοῦ τὰ ἔσω ἀτμίδα ἀφίησι βαρεῖαν.

Aristot. 8. hist. 5.

6. *De la faim Canine.* ART. 42.

L'on doit rapporter à cette cause cette effroyable maladie dans laquelle on n'a pas si-tost mangé, que la faim insatiable ne redemande de nouueaux alimens, & où la digestion est si precipitée, qu'il semble que les viandes se fondent en entrant en l'estomach, & que sans s'y arrester elles en sortent en mesme temps.

Car il eſt bien certain que cette diſſolution ſi prompte ne ſe fait pas par la chaleur, puis qu'elle arriue bien ſouuent dans les melancholiques, dont le temperament eſt froid : Mais par ces Eſprits qui ſont irritez ou deuenus plus puiſſans.

7. Des Venins & des Vlceres.
ART. 43.

C'eſt par eux que les Venins que l'on appelle Septiques ou Putrefactifs, fondent & putrefient les parties où leur vertu s'attache. Que les Vlceres malins conſommēt la Chair qui les ſoûtient, & celle-là meſme que l'on applique deſſus.

8. Des Purgations.
ART. 44.

C'eſt ainſi que ſe font toutes ces éuacuations, que l'on nomme pour cette raiſon Colliquatiues; & celles-là meſmes qu'excitent les Purgatifs, dont l'action eſt plus puiſſante, à meſure qu'ils ont la vertu diſſoluante plus forte. Auſſi Hippocrate ſe ſert le plus ſouuent en parlant de la Purgation du mot τήκειν, qui

ſignifie fondre & liquefier, parce que la Purgation eſt en effet vne ſorte de Fuſion, qui ne s'arreſte pas ſeulement aux humeurs inutiles, mais attaque la ſubſtance meſme des Corps, puis que les purgatifs violents font de grandes éuacuations dans les Corps les plus ſains, & que pour ce ſujet les Maiſtres de la Medecine aſſeurent qu'ils ſont pernicieux à ceux qui ſe portent bien, ἐπικίνδυνοι τοῖς τὰς σάρκας ὑγιέας ἔχουσι.

Hipp. 4. Aph.

Ces Raiſons & ces Experiences ſont aſſez fortes pour nous obliger de conclurre, qu'il y à des Eſprits diſſoluans dans les animaux, & que ce ſont eux qui font la diſſolution des alimens; tout de meſme que la fumée & les Eſprits du ſoulphre fondent le fer & l'acier, & que l'or eſt rongé par ceux du plomb & du vif argent.

Ie ſçay bien que Meſſieurs les Chymi-

Comment

les Esprits peuuent dissoudre toutes sortes d'alimens.
ART. 45.

stes me diront, que chaque chose à son Dissoluant particulier, & que les vnes se dissoluent par les Aqueux, les autres par lesSulphureux, d'autres par lesCorrosifs; qu'ẽ fin nous ne cognoissõs point deDissoluant Vniuersel: & partant que les Esprits ne peuuent auoir cette vertu de dissoudre toutes sortes d'alimens, dont les vns tiennent de l'Eau, les autres du Soulphre, les autres du Sel & de la Terre.

Mais cette Objection ne fait point de tort à la verité que nous auons proposée. Car supposant mesmes les principes de cette philosophie, il est facile de monstrer qu'il n'y à rien qui empesche que les Esprits n'ayent la vertu de dissoudre toutes sortes d'alimens: Puis qu'il est vray que ce sõt les liens des Corps & des Formes. Car si les Formes doiuent s'vnir à tout le Corps, il faut que le moyen qui les vnist aye conuenãce & rapport auec tout le corps: & partant, comme le corps

eſt compoſé de diuerſes Subſtances,il eſt neceſſaire que les Eſprits ayent alliance auec elles.De ſorte que s'il y à du Sel, du Soulphre & du Mercure, les Eſprits doiuent participer de toutes ces trois natures, & en eſtre l'Elixir ou la Quinteſsẽce, en vn mot c'eſt la Fleur des Elemens, comme les Platoniciens diſent de laSubſtance des Cieux. Or s'il eſt vray que les Eſprits participent de toutes ces choſes, il n'y aura pas grande difficulté à croire, qu'ils ont alliance auec toutes ſortes d'alimens, de quelque nature qu'ils puiſſent eſtre, & partant qu'ils les peuuent diſſoudre.

Pourquoy quelques animaux digerent certaines choſes. ART. 46.

Ie ſçay bien pourtant que toutes ſortes d'Animaux ne ſe nourriſſent pas de toutes ſortes de choſes, & que les vns en digerent que l'eſtomach des autres ne pourroit en aucune façon amollir. Mais cela vient de l'ineſgalité du meſlange, ſe

trouuant des corps où il y à plus grande quantité d'vn Principe que d'vn autre. Car il est fort vray-sẽblable que ceux qui digerent les os, les coquilles, & semblables matieres, ont plus de l'esprit corrosif, & de ce sel volatil, qui à la vertu de dissoudre ces substances. Que ceux qui ne mangent que des graines ont d'auantage de l'esprit sulphureux, & ainsi des autres à proportion. Et comme il y à des Plantes où l'vn de ces principes abonde plus que les autres, il en est de mesme asseurémẽt des Animaux. Et nous voyons par experience, que les Substãces que l'on tire de leur sang, sont aussi differentes entr'elles, qu'ils le sont entr'eux-mesmes.

Que les Esprits tous seuls font cette dissolutiõ. ART. 47.

Mais l'Examen de tout cecy appartient au discours de la Nature des Esprits. Il suffit maintenant de dire, que bien que quelques humeurs ou vapeurs se puissent mesler quelquesfois auec eux, comme la

me la bile & la melancholie. Si est-ce qu'en cette operation icy ils agissent ordinairement tous seuls, veu que dans les Poissons on ne sçauroit conçeuoir quelle humeur ou vapeur les y pourroit ayder. Que dans les hommes les plus sains & les plus temperez, toutes les humeurs & les vapeurs sont douces & paisibles. Que la plus part des medicamens metalliques purgent par les esprits tous purs qu'ils espandent en tout le corps, car vne bale d'antimoine preparé purgera vingt fois, si l'on veut, sans qu'elle perde rien de son poids. Quoy qu'il en soit, on ne peut douter que la principale & la maîtresse Cause de la Dissolution des Alimens soit autre que les Esprits dont nous auons parlé.

Ces Esprits viennent par les Veines, les

Mais auparauant que de quitter cette matiere, il faut vuider vne difficulté que ce discours fera naistre infailliblement

Arteres, & les Nerfs. ART.48.

en l'esprit de tous ceux qui en entendrōt parler ; Sçauoir est, d'où viennent ces Esprits, s'ils prennent leur origine dans l'Estomach, ou si quelque autre partie les luy enuoye. Il est vray que les Raisons que nous auons déduites font presumer qu'ils viennent d'ailleurs, & que les vaisseaux qui abordent à cette partie les luy apportent quand la digestion se doit faire. Car il ne faut pas douter, que si les moindres actiōs des animaux ne se font jamais que la nature ne leur enuoye ce secours, Celle-cy qui est la plus laborieuse & la plus vtile de toutes n'en manquera pas. Et puis qu'elle est empeschée lors qu'ils sont retenus, ou qu'ils sont portez en d'autres endroits ; puis que ce sont eux qui rendent le Sang & les Humeurs fluides. Et qu'en fin ceux qui vont pour amollir les Tumeurs, & pour faire les Purgations, n'ont point d'autres passages que les Veines & les Arteres ; Il y à

grande apparence que ce ſont elles auſſi qui les verſent dans l'Eſtomach, & qu'elles les tirent de ces riches magazins où l'ame les fait & les tient pour les enuoyer par tout où ils ſont neceſſaires.

Il n'eſt pas meſme impoſſible que les Nerfs n'y contribuënt auſſi, & que les Eſprits qu'ils apportent pour luy donner le ſentiment, ne trauaillent encore à cette diſſolution. Car ſi l'on peſe bien les raiſons que nous auons miſes en auant, on verra que toutes ſortes d'Eſprits ont la vertu de diſſoudre, ayant la Compoſition, la Subtilité, & l'Agitation neceſſaires pour cét effect; quoy qu'en verité il y en ait quelques-vns qui l'ont plus puiſſante, comme on peut voir dans la ſuite de ce diſcours.

Quelle eſt la Source des Eſprits. *ART. 49.*

Que ſi l'on demande quelle eſt la Source où tous ces Canaux vont puiſer ces Eſprits pour les faire couler dans l'e-

ſtomach, la Philoſophie ordinaire apprendra, que le Cœur, le Foye & le Cerueau, ſont les lieux où ils prennent leur naiſſance; Et que les Arteres, les Veines, & les Nerfs, leur ont eſté donnez pour les diſtribuer à toutes les parties.

Que la Rate en fournit la pluſpart. ART. 50.

Mais outre cela, ie croirois volontiers que la Rate à grande part en cette œconomie, & que ſa principale fonction eſt de preparer ces Eſprits qui doiuent diſſoudre les alimens; Car ce grand nombre d'Arteres qui ſont eſpanduës dans ſa ſubſtance, & dont il y à meſmes des Rameaux, qui par vn priuilege particulier s'vniſſent auec les Veines, & ne font qu'vn corps auec elles, font vray-ſẽblablemẽt juger qu'il y à quelque choſe de bien delicat & de bien ſubtil qui s'appreſte là dedans, & qui eſt aſſeurément deſtiné pour l'Eſtomach, veu le voiſinage & la communication qu'ils ont enſem-

ble. La qualité mesme du Sang qui coule en ces parties, fait penser qu'il est employé à quelque autre chose qu'à leur nourriture, & qu'estant tout plein & tout boüillant d'esprits qui ont esté tirez des Alimens, la Nature qui les veut mesnager auparauant qu'ils se dissipent, ou qu'ils perdent leurs forces, les enuoye promptement dans la Rate, afin de les mesler auec ceux qu'elle reçoit des Arteres, pour seruir puis apres à la dissolution des viandes; car estans vn peu plus grossiers que ceux qui ont esté Raffinez par tant de Coctions & de Digestions, le Rapport qu'ils doiuent auoir auec les alimens en est plus juste, & leur vertu plus efficace. C'est donc dans la Rate que ces Esprits se fermentent & se purifient, comme le Vin qui boult dans les Tonneaux. Car l'on peut comparer toute l'œconomie du Sang, à l'Artifice que l'on employe pour le vin, veu que le Chyle

eſt comme le Mouſt que l'on vient d'exprimer : Le Sang dont nous parlons reſſemble à cette Liqueur quãd elle boult: Celuy qui eſt porté par la Veine Caue, eſt comme le Vin qui eſt clair & raſſis. L'Eau de Vie eſt ſemblable au Sang des Arteres : & les Eſprits qui ſont preparez dans le Cerueau, à cette Quinteſſence qu'vne longue Circulation & Diſtillation reïterée, a rendu plus douce & plus ſubtile.

Quoy qu'il en ſoit, nous auons examiné en vn Traité particulier, les Raiſons qui peuuent eſtablir cette opinion, touchant l'action & l'vſage de la Rate, & qui eſt, à mon aduis, plus ſoûtenable que toutes celles que l'on a euës ſur ce ſujet. Car l'Euacuation de l'humeur melancholique, que les Anciens Medecins luy ont attribuée, eſt pleine d'abſurditez. La Coction des parties aqueuſes & ſubtiles du Chyle, ne reſpond pas à ſa Cõpo-

ſition ny à la Conſiſtence du Sang qu'el-
le fait. La Preparation de l'eſprit vital eſt
trop noble pour elle, auſſi bien que la
production du Sang arterial, qui ont des
organes plus excellens encores que ne
ſont pas ceux-cy.

Pour retourner à mon deſſein, c'eſt
aſſez de ſçauoir que les Eſprits qui cou-
lent dans l'eſtomach viennent principa-
lement de la Rate, ſoit qu'elle les ait re-
çeus du cœur ou du foye, ou qu'elle-
meſme les ait faits & preparez pour cét
vſage.

Que l'Eſtomach y contribuë. ART. 51.

Mais quoy, l'Eſtomach ne fera-il au-
tre choſe que de preſter le lieu & la pla-
ce où cette action ſe doit faire, & pen-
dant que toutes ces Parties fourniſſent
les moyens qui luy ſont neceſſaires; Sera-
il le ſeul qui ne contribuëra point à cet-
te deſpence. Non, la Nature eſt trop
ſage pour auoir deſtiné cette partie à vn

ouurage si importanr, & d'en auoir laissé toute la conduite à vn secours estranger. Il faut donc qu'il y trauaille comme les autres, & qu'il donne aussi sa part des Esprits qui peuuent dissoudre & cuire les alimens.

Cela n'est pas malaisé à croire à ceuxqu sçauent que chaque partie à des Esprits qui luy sont propres, & qui pour cette raison sont appellez fixes à la difference des autres qui coulent incessamment par tout le corps: Car bien qu'ils n'ayent pas la liberté de courir qu'ont ceux-cy, ils ne laissent pas d'estre en vne agitation continuelle, de s'exhaler au dehors, & de respandre ces rayons spiritueux qui font l'Emission dont nous auons parlé ailleurs, & qui se trouue en la plufpart des corps. C'est ainsi que l'Ambre entretient cette continüelle éuaporation qui s'escoule de luy; Que les choses odorantes versent sans cesse dans l'air ces vapeurs subtiles

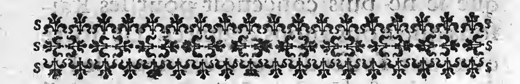
ſubtiles qui ſouſtiennent leur odeur, & mille autres ſemblables. De ſorte que les Eſprits qui entrent en la compoſition de l'eſtomach ayans la meſme influence, il ne faut pas douter que les alimens ne la reſſentent, & qu'elle ne ſerue à leur diſſolution.

L'obſeruation que nous auons apportée de la Qualité du Sang qui nourrit l'eſtomach, fortifie encore ceſte verité. Car eſtant fort ſpiritueux, il faut qu'il laiſſe dans cette partie quantité d'eſprits qui s'y fixent & s'y arreſtent, & qui ſeruent de fondemẽt & de ſource à l'Emiſſion ſuſdite. Et de fait, on tire du ventricule des Oyſeaux vn certain ſel qui a cette vertu diſſoluante, & dont on ſe ſert heureuſement pour fondre le ſable des Reins, & pour fortifier l'Eſtomach. Et ie croy que celuy de tous les animaux à la meſme faculté, voire meſme tout le reſte des Parties qui ſe nourriſſent de ce

ſang, leſquelles eſtans deſtinées pour cette premiere coction, font vray-ſemblablement juger qu'elles tirẽt de luy quelque choſe de particuler qui peut ſeruir à cette operation.

Or quoy qu'il ſemble que ie n'aye point parlé du Temperament de l'Eſtomach, que l'on met au rang des choſes qui aydent à la digeſtion, & que la pluſpart des Medecins en croit eſtre la principale cauſe: Ce n'eſt pas que ie juge qu'il y ſoit inutile: car il eſt certain que demeurant en la proportion qu'il doit auoir, il conſerue la qualité qui eſt neceſſaire aux eſprits pour cét ouurage icy; Et que lors qu'il eſt alteré, il altere auſſi les Eſprits, d'où viennent les deſordres & les deffaux dans la digeſtion, comme nous ferons voir. Mais que j'eſtime qu'il agiſſe en effet ſur les alimens, & que ſon operation ſerue de quelque choſe pour les diſſoudre, ou pour les cuire. C'eſt ce

que ie ne puis conçeuoir pour les Raisons que nous auons déduites. De sorte que tout l'effet du temperament de l'estomach est dans les esprits. Encore est-il plus negatif que positif; c'est à dire, qu'il ne donne & n'adjoûte rien à la vertu des esprits; mais il est seulement cause qu'ils agissent sans empeschement, pour le moins quand il est dans sa constitution naturelle.



CHAPITRE VI.

De la Coction des Alimens.

APres que la dissolution des Alimens est faite, la Nature trauaille à leur Coction: Mais auparauant que de voir quels sõt les instrumens dont elle se sert, & de quelle façon elle y procede, il faut examiner en quoy consiste la Coction: car il y à tant de difficultez en cette matiere, tant d'opinions & de conjectures differentes, que l'on peut dire qu'il n'y à rien de si mal digeré en toute la philosophie, que la nature de la digestion.

L'ethymo- Le mot de Cuire vient de *Coquere*,

& celuy-cy de *Coæquare*, qui ſignifie eſgaler, parce que la Coction rend les alimens eſgaux & ſemblables à la choſe qui doit eſtre nourrie : eſtant veritable que la Coction appartient proprement aux Alimens, & que par apres on l'a eſtenduë à d'autres choſes par proportion; car les mauuaiſes humeurs ſe cuiſent dans les animaux, on cuiſt meſme l'or, la terre & les pierres. Or la premiere notion que l'on a euë de cette action, eſt venuë de l'artifice que l'on a employé à la preparation des viandes, pour les rendre plus aggreables au gouſt, & affin qu'elles donnaſſent moins de peine à l'eſtomach. Et parce qu'en ſuitte on a jugé que ces Alimens ſe changeoient dans noſtre ſubſtance, & que pour cette raiſon il leur falloit bien d'autres preparations que celles que l'art leur auoit données, & que c'eſtoit la nature qui en faiſoit les plus parfaites : On a auſſi reco-

logie & la Definition des Anciẽs touchant la Coction.
ART. 52.

gneu que la vraye Coction se faisoit dans nos corps, que c'estoit elle qui deuoit seruir de regle à toutes les autres, & que s'il y auoit vne defuntion à donner, c'estoit d'elle qu'on la deuoit tirer. C'est pourquoy on a définy la *Coction vne perfection qui se faisoit par la Chaleur propre & naturelle, dans les qualitez passiues*, τελείωσις ὑπὸ τῦ φυσικοῦ, ϗ οἰκείου θερμοῦ ἐκ τῶν ἀντικειμένων παθητικῶν.

Aristot. 4. meter.

Qui sont les Qualitez qui se perfectiõnent dans la Coction. ART. 53.

Ces qualitez Passiues sont, l'humidité & la sécheresse, esquelles consiste principalement la nature des alimens, & qui semblent estre la matiere de quelque chose, ταῦτα δὲ ἐστιν ἡ οἰκεῖα ἑκάστῳ ὕλη. La perfection qui leur peut arriuer, c'est la proportion qu'elles doiuent auoir ensemble, afin que l'aliment soit rendu sẽblable à la chose qui se nourrit : Car si la sécheresse est trop grande, l'aliment ne sera pas fluide ; & s'il y à trop d'humidi-

té, il ne pourra pas aſſez s'eſpaiſſir. C'eſt pourquoy il faut que celle de ces Qualitez,qui eſt trop forte,ſoit reduite à vne proportion conuenable ; & ainſi cette perfection ſe fait veritablement dans les qualitez paſſiues, où comme le Grec l'exprime beaucoup mieux,des qualitez paſſiues oppoſées, ἐκ τῶν ἀντικειμένων παθητικῶν, parce qu'il ſe fait vn progrez de l'vne à l'autre, & par ce mouuement la choſe acquiert vne certaine mediocrité conuenable & proportionnée à la choſe viuante,en quoy conſiſte la perfection des alimens. D'autant que la perfection eſt la fin de châque choſe,apres laquelle on ne peut rien adjoûter : or la fin de l'aliment eſt d'auoir la diſpoſition qui luy eſt neceſſaire pour eſtre changé en la ſubſtance de la choſe animée, & cette diſpoſition conſiſte dans la proportion des qualitez paſſiues.

Quelle est la Chaleur qui fait la Coction. ART. 45.

La chaleur est la cause qui fait cette proportion, non pas toute sorte de chaleur, mais celle qui est propre & naturelle à la chose qui doit estre nourrie. Car quelque chaleur que l'on puisse dõner à vn corps mort, elle ne cuira jamais les alimens; & la chaleur de la fievre au lieu d'auancer la coction, la peruertist; d'autant que l'vne n'est pas vne chaleur propre, & l'autre n'est pas naturelle. Car ie trouue vne grande difference entre ces deux sortes de chaleur, parce qu'vn Sujet qui doit estre naturellement froid, n'a point de chaleur propre; & celuy qui doit estre chaud, mais dont la chaleur passe les bornes qu'elle deuroit auoir, n'a pas sa chaleur naturelle. Et de fait, quand la chaleur naturelle est diminuée, on ne dit pas que ce soit vne chaleur contre nature, mais seulement lors qu'elle est plus forte, & qu'elle a passé la proportion qu'il faut qu'elle aye. Et voila la

raison

raison pourquoy Aristote a judicieusement conjoinct ces deux mots de *Propre* & *Naturelle*, οἰκείου καὶ φυσικοῦ. Car bien qu'il y ait en l'estomach vne chaleur propre, si elle n'est dans la proportion qu'il faut, elle ne fera pas bien la Coction : Et quoy qu'elle soit proportionnée, si elle n'est propre à l'estomach, elle ne la fera non plus.

C'est donc la chaleur propre & naturelle qui cuist, & si quelque autre semble s'y cooperer, ce n'est pas cõme le principe de cette action, mais comme vne ayde seulement, κἂν διά τινος τῆς ἐκτὸς βοηθείας συνεπιτελεσθῇ, ἀλλ' ἥγε ἀρχὴ ἡ ἐν αὐτῷ θερμότης.

Or la coction & la perfection se fait quand la chaleur deuient la maîtresse de l'humidité, car c'est celle-cy qui obeïst, & qui reçoit plus facilement telle forme que la chaleur luy veut donner, ὅταν κρατηθῇ ἡ ὑγρότης. αὕτη γάρ ἐστιν ἡ ὁριζομένη ἀπὸ τῆς θερμότητος, ὅταν δὴ τοιονδὶ καὶ τόσον γένηται τὸ ὑγρόν. De sor-

te que la chaleur consume l'humidité superfluë, & l'agitant la mesle d'auantage auec le sec, en quoy consiste la perfection des choses qui se cuisent.

D'où l'on doit tirer cette consequence, que sans l'humidité la coction ne se peut jamais faire ; que la dissolution des alimens la doit preceder, affin de rendre humides ceux qui ne le sont pas ; & que les choses qui sont trop séches, & qui ne se peuuent dissoudre, ne sont pas capables de coction.

1. Difficulté touchât la définition proposée. ART. 55.

Mais quoy que tout cela soit tres-veritable, il laisse pourtant beaucoup de difficultez touchant l'essence de la Coction & les especes que l'on en a establies.

Car on se sert de la définition proposée pour exprimer la Coction en general. Et en ce cas elle ne peut conuenir aux coctiōs artificielles, qui ne se font point

par vne chaleur propre & interne, quoy quoy qu'en effet elles ne ſoient point differentes eſſentiellemēt des naturelles, οὐθὲν διαφέρει ἐν τοῖς ὀργάνοις τεχνικοῖς καὶ φυσικοῖς, ἔστι δὲ ὥσπερ λέγομεν τὰ εἴδη καθόλου ταῦτα τῇ φύσει, ὅμοια γὰρ τὰ γινόμενα πάθη. Car la perfection qui arriue aux alimens, ou aux humeurs dans les qualitez paſſiues, ſe fait de la meſme façon par la chaleur du feu, que par celle de l'animal, puis qu'en l'vne & en l'autre la chaleur eſt la maîtreſſe de l'humeur, qu'elle la termine & la meſle auec le ſec.

Que ſi l'on veut reſtraindre ceſte définition à la coction des alimens, elle laiſſe toûjours vn Equiuoque qui fait douter, ſi c'eſt par la chaleur naturelle des animaux que les alimens ſe cuiſent, ou par celle des alimens meſmes. Car il eſt vray qu'il y à des alimens qui ſe cuiſent par leur propre chaleur, comme les fruicts & les vins qui ſe meuriſſent par la cha-

2. Difficulté.

ART. 56.

leur naturelle qu'ils ont ; Ioint que la coction des alimens se fait par le feu, dont la chaleur n'est point naturelle aux alimens n'y à l'animal, quoy que les coctions artificielles & naturelles ne soient point essentiellement differentes.

Quelles sont les especes que les Anciẽs ont donné de la Coction.
ART. 57.

En fin les especes que l'on a données de la coction, ne sont ny bien prises, ny suffisamment establies, car ils disent que les choses ne se cuisent qu'en trois manieres, en meurissant, en boüillant, & en se rostissant, & appellent ces trois especes, Maturation, Elixation, & Assation, πέπανσις, ἕψησις, ὄπτησις.

La Maturation est la coction de l'aliment des fruicts, & cette coction est parfaite quand leurs semences sont fecõdes, πέπανσις τελεία ἐστὶ ὅταν τὰ ἐν τῷ περικαρπίῳ σπέρματα δύνηται ἀποτελεῖν τοιοῦτον ἕτερον οἷον αὐτό. La chose qui se perfectionne en cette coction, n'est autre que l'humidité indi-

geste & indeterminée, qui est flatueuse ou aqueuse. La flatueuse se fait aqueuse, & celle-cy deuient terrestre, en vn mot tout ce qui est subtil s'espaissist en meurissant. Les Anciens Grecs ont attribué le mot de πέπανσις aux mauuaises humeurs qui se cuisent dans les animaux. Mais les Medecins qui sont venus depuis, ont appellé cette coction πεπασμός. Le contraire de la Maturation est la Crudité, ὠμότης, qui est vne imperfection de l'aliment des fruicts; elle vient du deffaut de la chaleur & de la disproportion qui est entr'elle & l'humidité qui se meurist.

Pour ce qui est de l'Elixation, par laquelle vne chose se cuist en la faisant bouillir, c'est vne coction qui se fait par vne chaleur humide, de ce qui n'est pas déterminé dans l'humide, τοῦ ἐνυπάρχοντος ἀορίστου ἐν τῷ ὑγρῷ, c'est à sçauoir de ce qui est flatueux & aqueux.

L'Assation au contraire est vne co-

ction qui se fait par vne chaleur séche, & c'est par elle que les choses que l'on grille ou que l'on rostist se cuisent.

Or quoy que ces sortes de coction soient communes aux naturelles & aux artificielles, si est-ce qu'elles appartiennent principalement à celles-cy, leurs differences y estans plus manifestes. Car l'Elixation artificielle se fait en deux façons, sçauoir est en faisant bouillir les choses dures, ou celles qui sont liquides; & à celles-là on adjoûte de l'humidité étrangere dãs laquelle on les fait cuire, & qui étãt échauffée, les penetre, les rarefie, les fond, & en sépare l'humidité, ἐκκρίνεται γὰρ ἐξ αὐτῶν τὸ ὑγρὸν ὑπὸ τῆς ἐν τῷ ὑγρῷ θερμασίας. C'est pourquoy les viandes qui sont bouillies sont plus séches que les rosties, διὸ ξηρότερα τὰ ἑφθὰ τῶν ὀπτῶν. Il n'en est pas ainsi des choses liquides que l'on fait cuire, n'estant point necessaire d'y adjoûter d'autre humidité.

L'Assation est encore resserrée en des bornes plus estroites, en sorte qu'il est presque impossible qu'il y ait aucune coction naturelle qui luy soit semblable. Car elle se doit faire par vne chaleur estrangere, ὑπὸ ἀλλοτρίας θερμότητος, qui vient à dessécher le dehors des choses qui se rostissent; & pour lors l'humeur ne pouuant sortir est contrainte de rentrer au dedans, d'où vient que les parties internes sont plus humides; Mais c'est proprement aux externes que l'Assation se fait; & Aristote s'est seruy d'vn mot qui exprime cette particularité, quoy qu'il n'ait point encore esté entendu de ceux qui en ont fait la version, ὀπτὸν ὑπὸ ξηρᾶς θερμότητος γίνεται ὅταν ξηρότερον γίνεται τὸ ἐπιτελεσθέν, *assum fit à sicca caliditate quando siccum fit completum*. Car ἐπιτελεσθὲν dit bien d'auantage que *completum*, veu qu'il marque les parties qui sont perfectionnées, sçauoir est les exterieures, la præposition

ἐπὶ, exprimant ce qui eſt en la ſurface.

Enfin ils ne donnent qu'vn contraire à l'Elixation, ſçauoir le μώλυνσις *inquinatio*, par lequel les choſes que l'on fait boüiller demeurent crües.

Difficultez touchant cette diuiſion. ART. 58.

Voila en gros ce que les Anciens ont dit des differences & des eſpeces de la coction. Mais pour monſtrer qu'elles ne ſont pas bien eſtablies, la Maturation eſt vne difference priſe du Sujet, ſi elle n'appartient qu'à l'aliment des fruicts. Et ainſi faiſant, on pourroit faire autant de differences de coction, comme il y auroit de Sujets, n'y ayant pas plus de raiſon de mettre la coction qui ſe fait en nous differente de celle des fruicts, que de celle qui ſe fait en chaque animal. En vn mot, c'eſt contre les Regles de la Philoſophie de tirer vne difference dans les Mouuemens de la Choſe qui ſe meut. Car il n'y à que le terme du Mouuement

qui

qui la puiſſe donner. Ioint que les veritables eſpeces ne ſe confondent point les vnes auec les autres, & cependant la Maturation ſe fait par Elixation : car c'eſt vne Coction qui ſe fait par vne chaleur humide. Pour l'Elixation & l'Aſſation, elles prennent leurs differences de la Cauſe efficiente, quoy qu'elle n'en donne iamais d'eſſentielles, comme la Philoſophie l'enſeigne.

De plus, ſi elles doiuent auoir toutes les conditions qu'ils luy donnent, elles ne ſe trouueront iamais que dans les choſes Artificielles, bien qu'elles ſoient de meſme eſpece auec les Naturelles.

En general, ils n'ont pas ſpecifié toutes les Indigeſtiõs: Car chaque choſe qui ſe cuit peut ſouffrir deux imperfections, l'vne qui vient du defaut de la Chaleur, & l'autre de l'excés. Ainſi les choſes que l'on rotiſt peuuent eſtre

cruës ou bruſlées.

En fin il y a des Coctions qui ne ſe peuuent rapporter à pas vne des Eſpeces propoſées: Car aprés que l'Aliment eſt changé en la ſubſtance des Choſes, elles ne laiſſent pas de ſe perfectionner encore dans les qualitez paſſiues: & c'eſt ainſi que les corps floüets ſe rendent fermes & robuſtes: Que les vins ſe meuriſſent dans les Tonneaux, que les Metaux ſe cuiſent dans leurs Minieres: où il eſt bien aſſeuré qu'il n'y a Elixation ny Aſſation, ny Maturation; pour le moins dans l'eſtroitte ſignification qu'on leur a données.

Quelle eſt la vraye definition de la Coction. ART. 59.

Pour ſortir de cét embarras, & mettre l'ordre dans cette confuſion: il faut conſiderer ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la Coction. C'eſt ſans doute la perfection des Qualitez Paſſiues, parce qu'il n'y a point de coction où ceſte

perfection ne ſe trouue, & partant pour definir la coction en general, il faut dire ſeulement ; Que c'eſt *vne Perfection que la Chaleur met dans les Qualitez Paſſiues.*

Cette Perfection eſt relatiue, parce qu'elle conſiſte en vne certaine proportion de ces qualitez: Et ceſte proportion ſe rapporte à quelque choſe à laquelle eſt vtile τότε γὰρ χρήσιμον ὅτε πεπέφθαι φάμεν. Et ce qui eſt Vtile eſt relatif; car ce qui ſert à l'vn ne ſert pas à l'autre. Les fruicts qui ſont meurs ne laiſſent pas d'eſtre cruds à l'Eſtomach, tout de meſme que le Chyle qui eſt cuit pour l'Eſtomach eſt crud pour le Foye. De ſorte que l'eſſence de la Coction en general, conſiſte dans ceſte perfection, entant qu'elle eſt vtile à quelque choſe, & autant d'vtilitez differentes qui peuuent eſtre, il faut qu'il y ait autant de veritables eſpeces de Coction.

Les differences essentielles de la Coction. ART.60.

Or il y a en general deux sortes d'Vtilitez ; L'vne pour la chose mesme qui se perfectionne, comme quand le fruict se meurist, que les corps se rendent fermes & robustes, que les Metaux se perfectionnent dans leurs Mines. L'autre n'est pas pour les choses qui se perfectionnent, mais pour vne autre à qui elles sont destinées : Ainsi les alimens se cuisent, non pas pour eux, mais pour la chose qui doit estre nourrie.

Celle-cy se peut diuiser en trois especes. La premiere regarde les Alimẽs & fait la Coction dont nous traittons, & le πέψις des Grecs. La seconde sert pour les Excremens, qui fait la Maturation & la Digestion des humeurs, & le πέπασμος des Medecins: Car la coction qu'elles reçoiuẽt n'est pas pour la nourriture, mais pour les faire sortir plus seurement. La troisiéme est pour toutes les autres qui ne se rapportent point à ces deux Vti-

litez, dont on ne ſçauroit marquer l'eſtenduë; veu que les choſes ſe cuiſent diuerſement, ſelon les diuers vſages que la Nature ou l'Artifice demandent; tel cuira la terre legerement, tel la bruſlera, ſuiuant le deſſein de ſon ouurage.

Chacune de ces Coctions a deux Contraires, l'vn qui eſt dans le Deffaut, & l'autre dans l'Excez, les choſes pouuant ne ſe cuire pas aſſez, ou ſe cuire trop.

Les differences accidentelles. ART. 61.

Voila les differences eſſentielles, & les vrayes eſpeces que l'on peut donner à la Coction. Toutes les autres ſont accidentelles, qui ſe tirent de la cauſe Efficiente, du Sujet ou du Lieu.

La plus conſiderable de toutes celles-cy eſt priſe de la Chaleur, car ſi elle eſt humide, elle fait l'Elixation, ſi elle eſt ſéche elle fait l'Aſſation. Le contraire de l'Elixation qui vient de la foibleſſe de la Cha-

leur eſt la crudité, que les Grecs appellent μώλωσις. L'autre qui vient de l'Excez eſt l'Aſſation ou l'Vſtion. Car bien que l'Aſſation ſoit vne difference de coction, elle ne laiſſe pas d'eſtre vne indigeſtion, eu eſgard à l'elixation ; d'autant que la coction eſtant vne choſe relatiue, ſi la perfection doit eſtre dans l'Elixation, tout ce qui n'y ſera pas ſera imparfait, & par conſequent ſi elle va juſques à l'Aſſation elle ſera vne crudité ; comme on dit qu'il arriue dans la coction du Chyle, où deux Cruditez ſe peuuent rencontrer ; l'vne qui rend les alimens aigres, & l'autre qui les corrompt ; celle-cy ſe faiſant par l'Excez de la Chaleur, & celle-là par le Deffaut.

L'Aſſation a auſſi ſes deux Extremitez, quand vne choſe n'eſt pas aſſez roſtie, ou qu'elle eſt bruſlée, c'eſt le μὴ ὄπτησις, & le ςατεύσις des Grecs.

De plus, ſi la Chaleur eſt conduite par

la Nature, elle fait la Coction Naturelle, ſi c'eſt par l'Art elle fait l'Artificielle.

La Chaleur eſt auſſi Externe ou Interne, d'où vient qu'il y a des coctions qui ſe font par l'vne ou par l'autre.

Il y a encores d'autres Differences qui ſont tirées du Sujet, comme la Maturation, la Coction du Chyle, du Sang, des Semences; car tout cela eſt compris ſous vne meſme eſpece de coction, tout ainſi que la coction de la Bile, de la Pituite, de la Melancholie, du Pus, eſt ſous le πέπασμος des Grecs.

En fin le Lieu dõne ſes differences particulieres, car il y a vne coction qui ſe fait en l'Eſtomach, l'autre au Foye, & dans les autres parties; mais toutes ces differences ne ſont point eſſentielles, les vnes & les autres eſtans ſous vne meſme eſpece.

On peut recueillir de tout ce diſcours Applica-

tion de tout ce discours à la Coction du Chyle. ART. 62.

pour le dessein que nous auons entrepris, que la coction du Chyle est vne sorte d'Elixation, ὁμοία ἑψήσει. Que la Chaleur naturelle en est la maistresse, & que le lieu où elle se fait est l'estomach. Mais aussi que sa vraye essence consiste en cette perfection des Qualitez Passiues, entant qu'elle peut seruir à nourrir l'Animal, & qu'elle n'est point differente des autres Coctions que reçoit l'aliment, que par ces Differences accidentelles que nous venons de remarquer.

Arist. 4. meteo.

Comment la Chaleur peut estre cause de la Coction. ART. 63.

Mais le plus difficile poinct qui reste à vuider en cette matiere, est de sçauoir, commēt la Chaleur naturelle peut estre la cause de cette Coction, puis qu'il y a des Animaux qui sont actuellement froids, & où le sens ne sçauroit remarquer aucune chaleur, qui ne laissent pas de cuire & de digerer les aliments dont ils se nourrissent.

On

Premiere opinion. ART. 64.

Fernel.

On a trouué deux expediens pour sortir de cette difficulté. L'vn est de dire que la chaleur naturelle est toute celeste & n'est point du rang & de l'ordre des qualitez élementaires, & que n'ayant point par consequent de contraire, elle se peut trouuer auec le froid & faire sa fonction sans en reçeuoir aucun empeschement. Mais ceste deffaite ne se peut soustenir dans la vraye Philosophie. Car si c'est vne chaleur, il faut qu'elle échauffe, & si elle échauffe, il faut que le Toucher en soit le juge, autrement elle ne seroit chaleur que de nom seulement. Que si le Toucher en peut estre le juge, il faut qu'elle soit élementaire, puis que son ressort ne s'estend pas plus auant. Ioint que s'il y à quelque chaleur Celeste, telle qu'ils la figurent, celle que produit le Soleil doit estre la plus excellẽte & la plus connuë de toutes. Et cependant on n'oseroit dire qu'elle fust de di-

uerſe nature de celle des Elemens, puis qu'elles ſe peuuent augmenter l'vne & l'autre. Ioint que la lumiere du Soleil produiſant le feu par le moyen des miroirs ardants, doit porter auec ſoy les meſmes diſpoſitions que le feu demande pour ſa naiſſance.

Seconde opinion. ART. 64.

L'autre expedient que l'on met en auãt n'eſt pas plus ſouſtenable que celuy-cy. On dit que la chaleur eſt celle qui fait toute l'operation dans les choſes qui viuent, en quelque degré qu'elle puiſſe eſtre; & que le froid qui l'accõpagne, ſans ſe meſler d'aucune action vitale, ſert ſeulement à determiner la chaleur au degré qu'elle doit auoir pour la produire. Mais il n'eſt pas conceuable qu'vne qualité qui a la puiſſance naturelle d'agir, ſoit ſans rien faire, quand il n'y a rien qui l'en empeſche, voire meſme quand elle eſt la plus puiſſante; autrement il faudroit

ruiner les plus ſolides fondements de la Philoſophie: Et cette Maxime que l'on a reconnuë veritable par-tout ailleurs, Que l'Action procede de la Qualité qui a le plus de degrez, ne le ſeroit pas icy. Car quand le froid eſt plus fort que la Chaleur, il eſt impoſſible que l'Effet formel ne vienne de luy. Et quand ces deux Qualitez ſont meſlées enſemble, il faut de neceſſité, ou qu'elles refroidiſſent ſeulement, ou qu'elles échauffent, ou qu'elles faſſent tous les deux enſemble. Or on ne dira pas que le Froid qui domine échauffe ſeulement: Que s'il refroidit & échauffe tout enſemble, il faut que le Froid agiſſe auſſi bien que la Chaleur, & par conſequent il ne ſera pas oiſif & ſans action comme on le fait. Ie ſçay bien que l'on dira que l'Ame gouuerne ces Qualitez, & qu'elle laiſſe l'Action de la Froideur comme inutile à ſon deſſein. Mais par quel reſſort peut-elle ſuſpendre

ſon action, qui eſt purement naturelle, & qui agit autant qu'elle eſt puiſſante, puis qu'il n'y a rien qui la puiſſe empeſcher?

Qu'il y a de deux ſortes de Chaleur. ART. 66.

Pour éuiter ces eſcueils, & faire voir que la Coction ſe fait par la Chaleur, meſmes dans les Animaux qui ſont actuellement froids, il faut remarquer, Qu'il y a deux ſortes de Chaleur, l'vne qui eſt apparente & ſenſible, & l'autre qui eſt ſecrette & cachee. Que celle-cy ſe peut trouuer auec la froideur actuelle, & agir meſme ſans qu'elle en ſoit empéchée. Car cecy ſe peut remarquer en vne infinité de choſes, cõme dans la pluſpart des Aliments & des Medicamẽs qui ſont froids au toucher, & qui ne laiſſent pas d'échauffer par aprés le corps.

Mais afin que l'on ne die pas que ſans la Chaleur actuelle & naturelle des corps celle là ne pourroit agir, les eaux Regales

& les eaux Fortes font le mesme effet sur les Metaux, & quelque froideur qui se trouue és vns & és autres estans joints ensemble, ils s'échauffent sensiblement. Il y a mesme des chaleurs si subtiles, qu'elles operent sans que le sens s'en apperçoiue. Car quand l'Eau de vie ne se peut congeler par le froid, quelque violent qu'il puisse estre, cela ne vient que de la chaleur interieure qu'elle a, & qui resiste à l'impression du froid. Les Cauteres brusient le drap & veloux, sans que l'on y puisse remarquer aucune chaleur. Et à mesure que les choses sont plus subtiles, aussi ont-elles cette qualité moins sensible. De sorte que les Esprits estants les plus subtiles parties du Corps, qui se meslẽt parmi les Alimẽts & les humeurs pour les dissoudre, ils peuuent auoir vne chaleur si delicate, qu'elle ne pourra iamais étre apperceuë par le sẽs, & qui ne laissera pas de faire la Coctiõ dont nous parlons.

Que les Esprits ont vne chaleur secrette.

ART. 67.

Or pour monstrer que cecy est veritable, il faut faire remonter ce discours iusques à ses Principes, & supposer auec la plus certaine Philosophie, Que les Esprits sont les liens des Formes & de la Matiere, & qu'estans comme le milieu qui approche, & qui lie ces deux extrémitez, ils participent aussi, autant qu'il est possible, de l'vne & de l'autre: Et partant il faut qu'ils ayent le moins de Matiere qu'ils peuuent, pour s'accommoder & s'approcher des Formes qui n'en ont point du tout. Et c'est la raison pour laquelle ils sont extremémẽt subtils, puisque c'est la quantité de la Matiere qui rend les choses grossieres. Mais encore parce que les choses qui ont peu de matiere ont beaucoup d'Essencc, comme nous auons monstré au traité de la Lumiere, & l'Essence estant le Principe & la mesure de l'Action, les esprits ont esté pour cette cause extremément actifs. Et

d'autant que l'action des choses materielles dépend principalement des Qualitez actiues, ils ont eu aussi la plus agissante de toutes, sçauoir est la Chaleur, comme celle qui a le plus d'essence entre les vertus élementaires.

Voila donc comment la Subtilité & la Chaleur sont deux qualitez qui accōpagnent toûjours les esprits. Mais la Subtilité empesche que la chaleur ne soit pas sensible, voire mesme par le meslāge des choses froides auec eux, il arriue souuent qu'au lieu d'en reconnoistre la chaleur, on y remarque vne froideur actuelle. Cela n'mpesche pas pourtant que leur chaleur interieure & naturelle ne produise son effet, la subtilité la rendant plus penetrante, & notamment quand ils sont émeus & poussez par l'ame aux lieux où ils doiuent agir. Il est neātmoins bien certain, que quand la chaleur actuelle les accompagne, la coction s'en

fait bien mieux: C'est pourquoy les Animaux qui sont chauds, la font plus parfaite que les autres. Et pour cette raison Aristote disoit, que les Poissons ne cuisoiẽt pas bien leurs aliments, & que leurs excrements estoient tous cruds. Ce qui arriue aussi dãs la faim Canine, comme nous auons dit. Et nous voyons trop souuent, que lors que nostre estomach est refroidy, la Coction ne se fait pas comme il faut, quoy que la dissolution des Aliments s'y fasse quelquefois assez bien; car la Subtilité estant cause de la dissolutiõ, elle trouue moins d'empeschement que la chaleur, dautant que ce qu'elle a de contraire, n'est pas actif comme le froid, & que l'émotion que l'Ame donne continuellement aux Esprits, aide à sa penetration, & ruine tous les obstacles qui la pourroient empescher: Et c'est là la raison pourquoy les Animaux qui sont froids, ne laissent pas de dis-

de dissoudre promptement leurs alimẽts, bien que la Coction qui suit apres ne soit pas si parfaitte.

Voila donc, à mon aduis, comment la Coctiõ se fait les esprits estants enuoyez & receus dans l'estomach, penetrent les Aliments par leur Subtilité, & s'attachãt à ce qui leur est semblable, c'est à dire à ce qui est de Spiritueux (car les aliments ont aussi leurs esprits) s'vnissent auec luy, fondent l'humeur qui lie les parties, & les séparent ainsi les vnes d'auec les autres, & aprcs il se fait vn nouueau meslange, toutes ces Substances se confondãt ensemble: Enfin les esprits se meslans par tout auec agitation, parce qu'ils sont mobiles & que l'ame les agite cõtinuellement, il se fait vne certaine ebullition & fermentation, laquelle est suiuie de l'effet de la chaleur qui consume en partie l'humidité, & qui en partie se me-

L'ordre de la Digestion.

ART. 68.

ſle dauantage auec le ſec, eſpaiſſiſſant par ce moyen ce qui a eſté diſſout.

Cela n'eſt pas malaiſé à croire, quelques froids que ſoiẽt les corps & les humeurs, ſi l'on cõſidere que les eſprits s'eſtans inſinuez dans toutes les parties des aliments, & portans auec eux cette chaleur interieure, qui eſt aidee de l'agitatiõ en laquelle ils ſont toûjours, échauffent, quoy que ſecrettement & inſenſiblement, les humeurs auec leſquelles ils ſont meſlez, & conſument en ſuite ce qu'il y a de plus aqueux, & ce qui peut empeſcher l'eſpaiſſiſſement que demande la Coction : voire meſme ſans beaucoup de chaleur ces ſubſtances ſe peuuent eſpaiſſir par la ſeule agitation, puis que les choſes humides, & principalement les viſqueuſes, eſtans agitees & meſlees auec l'air, s'eſpaiſſiſſent facilement, comme l'on void dans l'Eſcume: à plus forte raiſon ſi elles ſont me-

ſlées auec les Eſprits qui ne ſont pas Corps ſimples comme l'air : & de fait, Ariſtote nous apprend que les Semences ſe rendent eſcumeuſes & eſpaiſſes par le meſlange des Eſprits, & qu'elles deuiennent liquides & coulantes apres qu'ils en ſont ſéparez, ἐξελθόντος ὑγρὸν γίνεται καὶ μέλαν.

Arist. 2. de gen.

Quoy qu'il en ſoit, nous auons aſſez d'exemples dans la Nature, pour monſtrer que cette chaleur ſecrette agit puiſſammēt : car les vins ſe meuriſſent & ſe cuiſent dans les tonneaux, les fruits s'adouciſſent apres eſtre cueillis, & toutes les fermentations, & les digeſtions que l'Art nous apprend, font voir qu'il y a coction & chaleur interieure, & que celle-cy n'eſt autre part que dans les Eſprits, puis que l'ebullition des vins & de tous autres ſucs ſe fait par eux, & qu'apres qu'ils en ſont ſéparez on ne doit plus attendre aucune fermentation, maturation, ny coction, naturelle.

Que la Coction se doit faire lentemẽt. ART. 69.

Or ceste Chaleur est encore aidee en son action par la longueur du temps qu'elle employe à la faire. Car il ne faut pas penser que le Chyle se cuise parfaitement dans l'estomac. Tant de lieux par où il passe auparauant que d'arriuer au Foye & à la Rate, acheuent sa perfection, & portant auec soy les mesmes Esprits qu'il a receus dans l'estomac, il ne faut pas s'estonner s'ils agissent tousiours, & s'ils continüent dans le long chemin qu'ils font, la Coction qu'ils auoient commencée en ceste Partie.

Aussi estoit-il necessaire qu'elle ne se fist pas si promptement, mais peu à peu, & de degré en degré, afin qu'à mesure que le Suc s'approcheroit des Parties qu'il doit nourrir; il acquist de nouuelles dispositions, & se rendist plus conforme à leur Nature: Ce qui n'arriueroit pas si la Coction se faisoit tout d'vn coup: parce qu'ayant atteint sa perfe-

ction, il faudroit de necessité qu'elle s'alterast par le chemin, & qu'elle perdist la proportion qu'elle doit auoir. Et de fait, quand il arriue que le Chyle & le sang se cuisent trop tost, & qu'ils ont acquis dés le commencement la Perfection, qu'ils ne doiuent auoir qu'à la fin de leur charroy : La Nature ne s'en peut plus seruir, & les chasse hors des Vaisseaux, comme vne chose inutile. C'est ainsi que ce fait la Graisse, qui n'est rien autre chose qu'vn sang cuit trop promptement, & qui a acquis sa perfection auant le temps. Ce qu'Aristote a voulu dire dans ces obscures paroles, quand il l'a définissoit vn sang cuit, selon soy, ἡ καθ' αὐτὸ πέψις αἵματος Πημελή. Car le καθ' αὐτὸ, veut dire que c'est vn sang cuit autant qu'il pouuoit estre en son égard, mais dont la Coction a esté precipitée, & qui le rend inutile pour la nourriture des Parties, d'autant que la Chaleur con-

tinuant toûjours ſon action, le changeroit & le feroit paſſer au delà de la proportion qui luy eſt neceſſaire : c'eſt pourquoy la Nature le chaſſe hors des veines, comme vne choſe qui ne luy peut plus ſeruir, pour la fin à laquell e elle l'auoit deſtiné.

Que la lõgueur du Chemin *que fait le* Chyle, *aide à la Co-ction.* *ART.* 70.

Puis que la Coction ne ſe deuoit donc pas faire ſi viſte, la Chaleur des Animaux ne deuoit pas eſtre violante : Mais ne pouuant en cét eſtat ſatisfaire à la perfection qu'elle deuoit donner aux Alimens : La Nature a pourueu à ſa foibleſſe par la longueur du Temps qu'elle a voulu employer en cette actiõ, & par le long Chemin que les Alimens doiuent faire : Car eſtans portez par tant de lieux, eſtans diuiſez en tant de petits canaux, paſſans par des paſſages ſi eſtroits, leurs parties ſe mêlent mieux les vnes auec les autres, dans le flux & le

cours qu'elles ont, & par la Chaleur qui se rend plus forte par le concours des Esprits qui les abordent, & qui changent toûjours quelque partie de l'humeur en leur Nature : joinct que le Chyle estant diuisé en tant de parcelles, obeyst plus facilement, & ne resiste pas tant à l'action des Esprits, d'où vient qu'ils s'incorporent mieux auec elles, & consument peu à peu le reste de ce qu'il y a d'aqueux, épaississant l'humeur, & luy donnant enfin la perfection qui luy est conuenable.

Des qualitez du Chyle. *ART. 71.*

Apres que la Coction du Chyle est ainsi faite, la Nature qui la destine pour nourrir toutes les Parties, employe ses soins & son trauail pour le leur distribuer : Mais auparauant que de découurir le Secret de cette œconomie, il faut dire quelque chose de la Nature du Chyle, & principalement des Qualitez

qui luy viennent de ces deux grandes actions, dont nous auons parlé, qui sont la Fluidité, la Douceur & la Blancheur.

D'où viët sa Fluidité. ART. 72.

Or quoy que sa *Fluidité* semble merueilleuse d'abord, en ce que les choses qui sont fermes & solides se rendent coulantes, que les espaisses deuiennent subtiles, & que les subtiles s'épaissisent: La Cause neantmoins n'en est pas difficile à trouuer: Veu que la Dissolution rend les choses liquides, & que la Coction les épaissist: de sorte que les Alimens qui sont grossiers, se rendent subtils en se liquifiant, & ceux qui sont subtils, s'épaissisent en se cuisant.

D'où viët sa Douceur. ART. 73.

Pour ce qui est de la *Douceur*, il faut supposer que les Saueurs, comme toutes les autres qualitez sensibles, ont deux Extrémitez, du meslange desquelles

les toutes les autres ſe font : Car comme du Blanc & du Noir, diuerſement mélez enſemble, ſe font toutes les autres couleurs : de meſme il y a deux premieres ſaueurs qui ſeruent de Principe à toutes les autres. Quelques-vns ont dit que c'eſtoit le Doux & l'Amer: D'autres, l'Aigre & l'Acre. Mais parce que les Saueurs ſont, ou des eſpeces des qualitez premieres, ou bien elles leur ſont joinctes de fort prés. Il faut neceſſairement que celles qui répondēt à la chaleur & à la froideur extremes, ſoient les premieres & le principe des autres, & par conſequent que la Saueur Acre qui ſuit l'excez du chaud, & l'Inſipide celuy du froid, ſoient les deux extremitez, dont toutes les autres ſaueurs tirent leur origine. Or comme l'acre, l'amere & la ſalée, ſont chaudes; l'aigre, l'aſpre & l'Inſipide ſont froides, la Douce qui eſt temperée, doit eſtre juſtement au milieu, & ſe doit faire par vn

Ar. 2. de an.c.8.

Ar. l. de ſen.

égal mélange de ces deux premieres Saueurs. C'est pourquoy la Coction qui méle les Elemens auec justesse, & qui corrige les qualitez qui sont excessiues, rend les choses tẽperées, soit dans la consistance, soit dans les qualitez premieres, & par ce moyen elles deuiennẽt douces.

D'où viẽt la Blancheur.
ART. 74.

La Cause de la *Blancheur* est bien plus cachée, & semble n'auoir point de rapport auec la Dissolution & la Coction. Car les couleurs ne dependent point des qualitez premieres, ny de la Consistence des Corps, puis qu'il y a des choses chaudes & froides, seiches & humides, épaisses & subtiles, liquides & fermes, qui sont également blanches. Et ce seroit vne chose bien longue à déduire, s'il me falloit apporter tout ce qui est necessaire pour sçauoir la Nature & les Causes de cette Qualité, que j'ay touchées en passant au Discours de la

Lumiere: mais que j'ay examinées bien au long en celuy de la nature des Couleurs. En l'vn & l'autre, j'ay monſtré que toutes les couleurs ſe faiſoient du Blanc & du Noir, & que ces deux icy auoient pour leurs premiers & inſeparables ſubjects, l'Air & l'Eau, qui les portoient à tous les autres Corps, & ſans leſquels il n'y en auoit point qui fuſſent colorez: Que ces deux Elemens ne faiſoient paroiſtre leur couleur naturelle & interieure qu'en s'épaiſſiſſant: Et que lors qu'ils eſtoient mélez enſemble, celuy qui ſe détachoit & quittoit le centre du Meſlange, pour ſe mettre dans la ſurface & dans l'apparence, *Magis in fronte locatum*, donnoit auſſi la teinture & la couleur qui paroiſſoit: comme l'on peut remarquer dans les charbons que la chaleur noirciſt en déliant l'humeur, & l'épandant à la ſurface: Et dans la Neige, à la-

quelle l'air ſurpris par le froid, & arreſté dans la nuë congelée, donne la blancheur que nous luy voyons. Or la meſme choſe arriue au Chyle, parce que dans la fermentation & l'ebullition legere qu'il ſouffre, les parties aërées comme les plus ſubtiles & mobiles qui ſoient, s'eſleuent & occupent la ſuperficie, & luy donnent la blancheur naturelle qu'elles ont. C'eſt pourquoy apres qu'il eſt entré dans les veines, vne nouuelle fermentation s'y faiſant, qui broüille ſes parties, & leur donne vn autre mélange: il pert ſa blancheur, & prend la couleur des Subſtances qui eſtoient emprisonnées dans le centre de la Mixtion, & qui ſe ſont miſes en liberté par cette nouuelle ebullition. Que s'il ſe fait apres vn autre mélange qui ruine le precedent, comme dans le laict, la graiſſe & la Semence, la couleur du

ſang ſe change auſſi, parce que les Elemens changent de place, ceux qui eſtoient dans la ſuperficie, retombans en leur centre, & remportans auec eux la couleur qu'ils auoient miſe au jour. C'eſt là ce flux & ce reflux, cét accez & ce retour des tenebres à la lumiere, du iour à la nuict, qu'Hippocratte met pour cauſe de toutes les productiõs qui ſont en la Nature, ξυμμισγόμενα καὶ διακρινόμενα ἀπαλλοιοῦται, ἐκ Ἅδου εἰς φῶς, τὸ δὲ ἐκ τοῦ φώως εἰς Ἅδην. φοιτᾷ καὶ μετακινεῖται κεῖνα ὧδε καὶ τάδε.

Mais ce lieu ne peut ſouffrir l'éclairciſſement que toutes ces choſes demandẽt, il appartient à vn plus grand deſſein: Nous en auons aſſez dit pour faire voir que la diſſolution & l'ebullition eſleue les parties aërées du Chyle à la ſurface, & que la Coction les épaiſſiſſant, fait paroiſtre la blancheur qui eſt interieure & naturelle à l'air.

CHAPITRE VII.

De la Distribution du Chyle.

LA Distribution du Chyle demande l'examen de deux points tres-difficiles à resoudre : Sçauoir est, par quelles Parties, & par quelle vertu elle se fait.

Par quelles parties se fait la distributiō du Chyle. ART. 75.

Ie n'oserois toucher au premier, ne pouuant rien adjouster aux pensées de ceux qui se sont occupez en ceste recherche, qu'vne approbation ou vn desadueu, qui ne decideroient pas la difficulté : Car on ne s'est pas arresté aux sentimẽs des anciens Medecins, qui auoient asseuré que le Chyle descendoit imme-

diatement de l'Estomach dans les inte-
stins, & que de là il montoit dans le
Foye par les veines Mezaraïques : On
luy a trouué depuis d'autres passages, &
quelques-vns ont creu que ce qu'il auoit
de plus aqueux, passoit de l'estomach à
la Rate. D'autres luy ont trouué vn
chemin pour trauerser les glandes du
Pancreas : & des veines particulieres qui
n'auoient point d'autre vsage, que de le
porter dans le foye. Chacun d'eux à
ses raisons & ses experiences, qu'il seroit
inutile de rapporter, puis qu'on les peut
trouuer dans leurs ouurages ; & que
mon dessein n'est pas de grossir celuy-cy
des dépoüilles d'autruy.

Par quelle vertu. ART. 75.

I'auray bien plus de liberté dans le
second Point, où il faut chercher les
moyens par lesquels le Chyle peut mon-
ter des intestins aux parties où il doit
receuoir vne nouuelle Coction. Car

ceux que l'on a mis en auant n'estans pas capables de satisfaire à l'esprit ny aux difficultez qui s'y trouuent, ie puis sans faire tort à ces grands hommes qui cherchoient la verité comme moy, proposer mes conjectures & les raisons qui m'engagent en d'autres sentimens que les leurs: puis que la cause d'vn effect si merueilleux est si obscure & si cachée; qu'elle doit excuser ceux qui ne l'ont peu rencontrer, & les autres qui l'a recherchent apres eux.

Le transport du Chyle se fait comme celuy du sang. ART. 77.

Pour mettre cette matiere en son jour, il faut supposer que le mouuement du Chyle se fait par vne mesme cause que celuy du sang dans les veines, & que la vertu qui charrie le sang dans ses vaisseaux, & qui le porte à toutes les parties du corps, est la mesme qui fait monter le Chyle dans le foye & dans les autres lieux où il doit aller: Car la compo-

composition des veines qui contiennent l'vn & l'autre est égale ; La fin de ces mouuemens est pareille, & il n'y à aucun fondement pour croire qu'ils ayent des causes differentes. Aussi personne n'a mis cecy en contestation, & tous ont fait la mesme supposition que nous venons de faire. De sorte qu'en trouuant les causes du mouuement du Sang, nous rencontrerons celles que nous cherchons pour le transport du Chyle.

Si je n'auois point d'autre dessein que de détruire les opinions que l'on a euës sur ce sujet, je me contenterois d'en examiner deux qui sont fort communément receuës. Car il semble que tout le monde croye que le mouuement ordinaire & regulier du Sang se fait par vne vertu sympathique & magnetique, qui loge en toutes les parties, & qui attire le sang, comme l'aimant

fait l'acier. Et que les veines sont composées de certains filets, dont les vns sont propres pour attirer, les autres pour chasser, & les autres pour retenir.

Mais parce qu'il faut establir de noueaux moyens apres auoir monstré que ceux-là ne sont pas suffisans pour cét effect; Ie me trouue obligé d'estendre cette recherche jusqu'où elle peut aller, & d'examiner toutes les causes & les sortes de mouuemens, par lesquelles le Sang & le Chyle se peuuent mouuoir, afin que l'on voye clairement celle dont ils se seruent, par l'exclusion des autres qui leur sont inutiles.

Le sang ne se meut pas par vn principe interne. ART. 78.

Il est donc veritable que tout Mouuement doit proceder d'vn principe, qui soit interne, ou qui vienne de dehors. Or il n'y à que deux principes internes du mouuement: Sçauoir est l'Ame,

& les Qualitez motiues des Elemens. Que s'il est certain que le sang ne soit point animé, (comme de vray personne ne le peut asseurer auec raison, puis que c'est l'aliment de la chose animée, & que ce qui est animé se fait & se nourrist de ce qui ne l'est pas,) il faut necessairement confesser que l'Ame n'est pas le Principe du mouuement du Sang & du Chyle. De dire aussi que ce soient les Qualitez motiues, & que sa legereté le porte en haut, & sa pesanteur en bas: c'est vne chose qui n'est pas conceuable, puis que les choses qui se meuuent par ces qualitez là, n'ont qu'vne sorte de mouuement: Et que le sang coule encore à droict, à gauche, deuant & derriere, suiuant la situation des parties où il est necessaire.

Il s'ensuit donc que le principe de ce Mouuement est externe. Et parce que tout mouuement se fait par Impulsion

ou par Attraction, il est necessaire que ce qui meut le sang, le pousse ou l'attire à soy.

Ny par Attraction des Fibres.
ART. 79.

Voyons donc si c'est par Attraction, comme l'on a creu jusqu'à maintenant. Elle ne se peut faire qu'en trois manieres: Sçauoir est, par quelque Corps qui touche le sang qui l'entraisne & le tire vers luy; ou par vne vertu Sympathique & Magnetique, ou bien par le Vuide; quoy qu'à dire le vray, celuy-cy estant vne pure Priuation, n'ait point de vertu Attractiue. Quoy qu'il en soit, il est bien certain que la fuitte du Vuide n'est point cause du mouuement du sang: Et ce seroit perdre le temps que de vouloir apporter des raisons pour soûtenir ou pour détruire ceste opinion.

Pour ce qui est de l'Attraction qui se faic par les Corps, elle ne peut auoir lieu en cette rencontre. Car il n'y à point de

corps qui touche le sang & qui le puisse attirer que les veines, & quoy que l'on die qu'elles ont des Fibres droictes qui ont cette puissance : C'est vne imaginatiõ qui n'a aucun fondement dans la raison ny dans l'experience, parce que comme il y à deux sortes de choses qui peuuẽt estre attirées, sçauoir est, les Solides & les Liquides : Il faut que ce qui attire les liquides, les touche, les saisisse & les retienne par toutes leurs parties, autrement celles qui seront libres s'eschapperont, & ne seront point attirées. Comme l'on peut éprouuer en attirãt de la main quelque liqueur que ce soit ; Car les parties qui ne seront point retenuës de la main, s'écouleront & ne viendront pas auec les autres. Il n'en est pas ainsi des Solides, dont les parties estant fortement attachées les vnes aux autres, il suffist que le corps qui les attire en touche quelqu'vne seulement, parce que la liaison qu'el-

le a auec les autres, fera qu'elles la suiuront sans s'échapper, tout au contraire des liquides qui se diuisent facilement: Or est-il que les Fibres ne touchēt que la superficie de ce qui est dans les veines, & tout ce qui est dans la profondeur du vaisseau, se peut écouler quelque effort qu'elles puissent faire. Ioint que les fibres ne sçauroient attirer qu'en reserrant & comprimant les veines, & lors les Sens apperceuroient quelque chose de ce mouuement, comme ils font celuy des Intestins: Et partant puis que l'on n'en voit aucune marque, quelque forte que deust estre la compression & contraction des veines pour faire ce mouuement; Il y a raison pour croire qu'il ne se fait point de cette sorte. Mais ce qui doit décider absolument cette question, est que l'aliment des Plantes est conduit par leurs canaux, de la mesme faço̅ & par la mesme vertu que le sang peut estre

dans les Animaux : Or eſt-il que leurs fibres ne ſouffrent point cette Contractiõ que l'on ſe figure dans les veines : & par conſequent il faut trouuer vn autre moyen , par lequel l'humeur qui les nourriſt puiſſe monter dans leurs branches ; & qui ſe rencontre auſſi dans les Animaux pour charrier le ſang dãs toutes leurs parties. I'adjoûte encore que les Os attirent leur nourriture ſans le ſecours des fibres : Et que le ſang ſe meut quelquesfois ſi impetueuſement, que ce mouuement pretendu des fibres ne ſçauroit ſuffire pour cette viteſſe, ne ſe pouuant faire que lentement & par des Contractions ſucceſſiues , qui demandent beaucoup de temps en vn long tranſport, comme eſt celuy du Sang.

Ny par Attraction magnetique. *ART.* 80.

Il ne reſte donc plus que l'Attraction Magnetique qui puiſſe porter le ſang aux lieux où il eſt neceſſaire ; Si tant eſt

que ce ſoit par Attraction que ce mouuement ſe faſſe : Comme de fait, à n'examiner pas la choſe bien ſoigneuſement, il ſemble que la Nature ne ſe puiſſe ſeruir d'vn moyen plus facile, & qui ſoit plus conforme aux effects que nous en remarquõs. Car en conſiderant la diuerſité des Parties de chaque Animal, qui n'ẽploient en leur nourriture que les ſucs qui leur ſont les plus propres; Que les plantes ſçauent tirer de la Terre ceux qui leur ſont vtiles, & que l'on peut dire leur eſtre les plus agreables; Il y a grande apparence qu'elles en font le choix, & qu'elles doiuent auoir cette vertu qui cognoiſſe ce qui leur eſt bon ou mauuais, & qui attire ce qu'elles trouuent de ſemblable à leur nature: De la meſme façon que l'Aimant attire le fer, & que les Medicamens purgatifs attirent certaines Humeurs qui ont conformité de Subſtance ou de Qualitez auec eux.

Mais

Mais d'autre part si l'on regarde de prés aux lieux où cette vertu doit estre placée, la maniere par laquelle elle peut agir, & les choses qu'elle doit attirer: On reconnoistra bien que la Nature est plus ingenieuse à faire ses fonctions, que les Siecles passez n'ont esté à les decouurir: & qu'elle se sert d'vne plus noble inuention pour le charroy du sang & des humeurs, que n'est cette Attraction imaginaire, qui traisne apres elle mille absurditez, dont les Autheurs de cette opinion ne sçauroient jamais se deffendre.

Car il faut qu'ils supposent, comme ils ont fait, que cette vertu Attractiue est en chaque partie, puis qu'il n'y en à pas vne qui ne reçoiue du sang pour sa nourriture. Et pour lors on leur peut demãder si toutes les Parties ont cette vertu égale ou non: Car si elle est égale en toutes, comme il y en a de hautes & de

basses : Il est impossible que le sang soit porté aux parties superieures, puis que les inferieures peuuent attirer aussi puissamment qu'elles, n'y ayant point de raison pour laquelle il doiue plûtost suiure l'impression des vnes que des autres. Que s'il y a des parties qui ayent cette vertu plus puissante, elles attireront tout le sang; Et cette juste Distribution qui s'en doit faire par tout le Corps, ne s'acheuera jamais, puis qu'il sera retenu aux lieux où cette vertu Magnetique est plus vigoureuse : Car il faut qu'il en soit de mesme que du fer, qui se range toûjours vers l'Aimant qui a le plus de force.

Si ce n'est que l'on veüille dire que toutes les parties attirent les vnes apres les autres, les plus fortes se contentans les premieres, & laissans apres aux autres la liberté de faire leur prouision. Mais la vertu Magnetique ne connoist point ces

relaſches non plus que toutes les autres puiſſances naturelles. Ioint que c'eſt vne choſe bien aſſeurée, que toutes les parties ſe nourriſſent en meſme temps, & que s'il y en a quelques-vnes qui reçoiuent plûtoſt l'aliment que les autres : cette diuerſité vient de leur voiſinage, & non pas de leur force ou de leur excellence.

De plus, s'il eſt vray que l'influence des vertus naturelles ſe faſſe par lignes droictes, comment eſt-ce que la vertu Attractiue gardera cette rectitude dans les détours inombrables des veines & des arteres. Quel mélange, ou plûtoſt quelle confuſion ne ſe trouuera point dans les vaiſſeaux, ou chaque partie eſpandra ſa vertu magnetique.

Enfin ſi la conformité de ſubſtance eſt le fondement de cette Attraction, comme ils diſent; comment eſt-ce que le ſang qui eſt alteré & corrompu, peut couler dans les veines ? Par quel moyen les eaux

minerales & l'eau commune mesme, qui ne reçoiuent point de Coction, ny la forme du Chyle, passent-elles toutes pures dans les vaisseaux? Quelle conformité ou sympathie peuuent auoir toutes ces substances, qui sont si differentes entr'elles, auec le foye qui les fait monter & les attire à luy? Et pourquoy le sang appliqué exterieurement n'est-il aussi bien attiré que celuy qui est dans les veines: puis qu'il a la mesme conformité de substance: & qu'il est fort vray-semblable que la vertu Magnetique se respand au dehors, aussi bien qu'elle peut faire au dedans.

Qu'il n'y a point de vertus Attractiues. *ART*. 81.

Mais je diray bien plus, c'est vne erreur de croire qu'il y ait dans la Nature de ces vertus Attractiues; & toutes les choses que l'on pretend estre attirées par elles, sont émeuës par vne autre sorte de mouuement que celuy de l'Attractiõ.

Auſſi qui pourroit conceuoir qu'vne ſimple qualité peût ſi promptement & ſi puiſſamment violenter des choſes ſolides & peſantes ? Quel mouuement peut auoir vne choſe incorporelle pour aller querir & r'amener des corps maſſifs? Cōment ſe peut-il faire qu'au contraire de toutes les autres vertus qui vont ſeulement en auant, celle-cy retourne en arriere ? Ne faudroit-il pas qu'en ramenant les corps qu'elle entraiſne, elle quittaſt l'eſpace où elle les a trouuez, qui demeure pourtant toûjours remply de la meſme qualité ? Enfin qui examinera ſubtilement la façon, dont ſe meuuent les choſes que l'on dit eſtre attirées, verra clairement que ce n'eſt point vne vraye Attraction, & que c'eſt abuſer de ce mot, que de l'appliquer à ces mouuemens.

Prenons l'Aimant qui n'eſt jamais ou- *Qu'il n'y*

a point de vertu Attractiue dans l'Aimant.
ART. 82.

blié en ces matieres icy, & que l'on pretend estre l'exemple le plus euident de ces Attractions : C'est vne chose bien certaine, que ce n'est point par vne vertu Attractiue qu'il fait approcher le fer, & qu'il ne l'attire en effect, non plus que le Soleil fait les vapeurs : Car comme elles montent en haut par la legereté que sa Chaleur leur donne; ainsi le fer se porte de luy mesme vers l'Aimant, apres auoir receu sa qualité Magnetique. Et de fait, si l'on met sur l'eau vne piece d'Aimant & vn morceau de fer, en sorte que l'vn & l'autre y puisse voguer librement, on verra que l'Aimant s'approchera aussi bien du fer, que le fer de l'Aimant : & qu'ils se rencontreront justement au milieu du chemin, s'ils sont d'égale force. Et partant, puis que l'Aimant se porte de luy-mesme vers le fer, il faut aussi confesser que celuy-cy n'en fait pas moins, & que ce n'est point par Attra-

ction ny par vne violence estrãgere qu'il est esbranlé: Mais par vn transport & vn mouuemẽt libre, & qui n'est point forcé, non plus que celuy des choses pesantes qui décendent en bas, ou des legeres qui montent en haut.

Ny dans les Medicamens purgatifs. ART. 83.

Ie sçay bien que les choses qui s'approchent de l'Ambre, & les humeurs que les Medicamens font vuider, n'ont pas le mesme mouuement que celuy du fer. Ce n'est pas aussi vne vraye Attraction, mais vne Impulsion violente: Car les mauuaises humeurs qui sont mélées parmy le sang, se fermentent & se séparent par la vertu des purgatifs; De mesme qu'il arriue au laict par la presure, & en toutes les autres dissolutions par les dissoluans: Mais apres que cette separation est faite, comme elles blessent & irritent la Nature, c'est elle aussi qui les chasse & qui les fait sortir: Et les Medi-

camens ne contribuent rien à ce mouuement.

Ny dans l'Ambre. ART. 84.

Pour ce qui eſt de l'Ambre, nous auons monſtré autre part que ce n'eſtoit point par vne vertu ſympathique qu'il faiſoit ſoûleuer la paille: Veu qu'il n'y a point de corps en la Nature, ſi on en excepte la flamme, l'air & les autres choſes extremément ſubtiles; Qu'il n'ébranle de la meſme ſorte: Et que la vertu ſympathyque ſuppoſe vne conuenance de ſubſtance, qui ne ſe peut trouuer parmy tant de differentes choſes. Auſſi ceux qui ont recherché plus ſubtilement la cauſe de cét effet, ont aſſeuré qu'il y auoit vne Euaporation ſubtile & impetueuſe qui ſortoit de l'Ambre, & qui pouſſoit l'air ſi violamment, qu'il eſtoit contraint de retourner en arriere, & de faire le meſme reflux que l'on voit dans les eaux rapides: De ſorte que dans ce retour les

choſes

choses legeres qu'il rencontroit, estoient emportées du mesme mouuement, & s'attachoient à l'Ambre qu'elles trouuoient en chemin. Or s'il n'y a point d'autre secret que celuy-cy, il est bien certain qu'elles sont poussées, & non pas attirées. En tout cas, elles auront le mesme mouuement que celuy des corps magnetiques.

Ny dans les autres choses que l'on pretend attirer.
ART. 85.

Ie pourrois encore examiner les autres Attractions que l'on met en auant, comme celle qui se fait par le Vuide, par la Chaleur, par la Seicheresse & par la Douleur. Car celle-cy fait couler le sang aux parties malades: Les corps arides s'abreuuent facilement d'humeur: La flamme fait monter l'huile dans la meche: Et l'eau s'eleue contre son ordire pour empécher le vuide. Mais il n'y a point de difficulté pour ces mouuemẽs, & l'on reconnoist aisément que ce ne

font point de vrayes Attractions : mais que ces corps là se portent d'eux-mesmes comme ceux qui sont échauffez, ou qui veulent empécher le vuide ; Ou bien qu'ils sont poussez comme sont les humeurs que les esprits portent où l'on sent la douleur ; Et les liqueurs qui montent dans les corps arides ; Car celles-cy passant & prenant place dans leurs pores, elles éleuent les parties voisines qui communiquent apres aux autres l'humidité qu'elles ont contractée, & qui monte ainsi jusques à vne certaine mesure.

Qu'il n'y a point de faculté Attractiue dans les Corps animez. ART. 86.

Ie sçay bien que l'on m'objectera que la Medecine tient pour indubitable qu'il y a beaucoup de maladies qui viennent du desordre de la faculté Attractiue : Que lors qu'elle est affoiblie, les parties se flétrissent & s'amaigrissent, l'appetit se pert, l'vrine est retenuë, les flux de ventre &

les vomiſſemens ſuruiennent. Au contraire quand elle eſt trop forte, les parties ſe chargent de trop d'humeurs; les Reins attirent tant de ſeroſitez, qu'elles ſortent comme des torrents, & quelquefois il arriue que la vie s'écoule auec elles.

Mais ſi l'on prend garde à tous ces accidens, on trouuera aſſez d'autres cauſes qui les produiſent, ſans qu'il ſoit beſoin d'en inuenter des nouuelles, & qui ne ſont point connuës de la Nature. Car cette Maigreur que l'on met en auant, vient du deffaut des alimens, ou de la vertu qui les porte, ou de celle qui les change. L'appetit s'affoiblit, non pour ce que les autres parties n'attirent pas, mais par le deſordre de l'eſtomach, des vaiſſeaux, ou des eſprits. L'vrine eſt retenuë, parce que la faculté qui la doit ſeparer eſt empéchée, ou que les paſſa-

ges ne sont pas libres, ou qu'elle est portée autre part.

Enfin si elle sort trop abondamment, la chaleur & la douleur des reins en peut estre veritablement la cause, mais ce n'est pas qu'elles attirent, comme nous auons monstré, mais parce que les esprits accourent aux parties affligées pour les soulager. Et quand est de cette rare & pernicieuse maladie, que l'on appelle *Diabetes*, les plus sçauants Medecins ne tiennent pas qu'elle vienne du vice des reins, mais de ce que toutes les humeurs & les parties molles se fondent & se liquifient par vne certaine qualité dissoluante, qui les change en serositez que la nature chasse apres par les voyes ordinaires de l'vrine.

Mais c'est assez pour nostre dessein, d'auoir remarqué qu'il n'y a point d'Attraction en tous ces mouuemens; dont nous auons fait autre part vne plus exa-

cte recherche : Il faut reprendre noſtre premier diſcours.

Que le Sang ne ſe meut pas par Impulſion externe. *ART.* 87.

Puis que ce n'eſt donc point par Attraction que le ſang eſt porté dans les veines, il ne reſte plus d'autre moyen pour le charrier que l'Impulſiõ, & il faut de neceſſité que le ſang & les humeurs ſoient pouſſées dans les vaiſſeaux par quelque cauſe externe. Or l'Impulſion ſe peut faire en deux façons, par des Qualitez ou par des Corps. Et il n'y a que deux ſortes de qualitez qui puiſſent pouſſer & chaſſer ; La premiere eſt cette qualité merueilleuſe & inexplicable, que l'on imprime dans les Corps par la vehemence du mouuement qu'on leur donne : Car la vertu que le bras & la main ont fait couler dans la pierre qu'ils ont jettée, eſt celle qui la pouſſe en auant, & qui entretient ſon mouuement. L'autre ſorte de qualité eſt Antipathique, qui

agist tout au contraire de la vertu Magnetique, chassant les corps qui luy sont ennemis, comme celle-là fait approcher ceux qui ont conuenãce auec elle. Quoy qu'en verité j'estime qu'il en soit de mesme, que de la veru Attractiue que nous venons de détruire.

L'vne & l'autre de ces qualitez ne peuuent seruir au mouuement dont nous parlons, & personne ne les a mises en auant, fors l'Anglois Herueus, qui a creu que le sang passoit des veines dans les arteres, & puis des arteres dans les veines, par vneCirculation continuelle; & que l'impetuosité que le battement des arteres donnoit au sang, seruoit pour le pousser le long des veines, & le faire remonter ou décendre au cœur. Mais sans examiner ce mouuement Circulaire, il n'est pas conuenable qu'vn si leger battemenr puisse fournir à vne si longue violence, com-

me elle feroit neceſſaire pour chaſſer le ſang des extremitez des veines juſqu'à leur ſource: Et l'on voit bien à l'œil que le ſang décend aux extremitez du corps; Ce qui n'arriueroit pas ſi cette impetuoſité s'y trouuoit. Ioint que les choſes liquides ne ſont pas capables de conſeruer ſi long temps cette qualité. Que les Valuules qui trauerſent les veines en tant de lieux, arreſteroient le cours du ſang, s'il n'eſtoit entretenu que de cét effort. Enfin s'il eſtoit pouſſé de cette ſorte, il enfleroit ſi fort les veines, qu'elles paroiſtroient toûjours pleines & tenduës, principalement quand il ſeroit obligé de monter en haut.

Il ne reſte donc plus qu'à ſçauoir par quel Corps le ſang peut eſtre pouſſé dans ſes vaiſſeaux. Ce ne peut eſtre par aucun corps ſeparé: car il n'y en a point d'autre que les veines: Et quoy que l'on die que leurs Fibres tranſuerſales ont

la vertu de pousser & de chasser : Cela est aussi peu soustenable que l'Attraction par les Fibres droictes : Et les mesmes raisons que nous auons apportées contre elles, détruisent encores l'Impulsion des transuersales.

Mais par quelque Corps qui est meslé auec luy. ART. 88.

De sorte, qu'il faut conclurre par necessité que le transport du sang ne se pouuant faire par aucune des causes & des especes de mouuement que nous auons proposées ; Le seul moyen qui reste à la nature, est de faire monter le sãg & les humeurs parquelque corps fort mobile qui se mesle auec elles ; & qui les porte aux lieux où elles sõt necessaires.

Que ce sont les Espr its ART. 89.

Il est bien aisé de deuiner que ce sont les Esprits ; Et parce qu'il n'y à point de corps dans l'Animal si mobile, ny qui se glisse & s'insinuë plus facilement parmy les autres : Et parce que nous auons

déja

déja monſtré qu'ils eſtoient meſlez parmy le ſang, & qu'ils eſtoient cauſe de ſa fluidité. Mais on n'en ſçauroit douter, ſi l'on conſidere que ce ſont eux qui luy cauſent tous ces orages que l'on remarque dans les paſſions: D'autant que les boüillons que la colere fait éleuer dans le ſang, & le flot impetueux qui le transporte au viſage & à toute la ſurface du corps, viennent infalliblement des Eſprits qui l'agitent ainſi: Tout de meſme que dans la peur, ils le font retirer & l'entraînēt au profond des entrailles: Car les veines qui s'enflent & s'abattent en ces paſſions, le ſang qui ſort quelquefois dans la colere, & la pâleur que l'on void toûjours dans la crainte, ſont des marques infaillibles que cette tempeſte ſe fait dans les veines, & que ce flux & reflux du ſang ne peut auoir d'autre cauſe que les Eſprits qui ſont meſlez auec luy, & qui le pouſſent à la ſu-

perficie ou au centre du corps, selon le mouuement que l'appetit leur inspire.

Or s'il est veritable que les Esprits remüent le sang dans les passions, suiuant le commandement que l'ame leur en fait: Qu'est-il de besoin d'aller chercher d'autres causes de son transport ordinaire que les mesmes Esprits, qui sont employez en toutes les autres fonctions de l'Ame, comme ses premiers & principaux organes? Ne sont-ils pas aussi bien capables de le conduire dans les parties qui s'en doiuent nourrir, comme ils l'apportent à celles qui sont blessées, d'où viennent la douleur, la Chaleur & l'Inflammation? Enfin ne voit-on pas que la crainte & les foiblesses de cœur retiennent le sang dans les seignées par la fuitte des Esprits: Et que la chaleur, la force & la vie se perdent, s'il sort en trop grande quantité.

Il ne faut donc point douter qu'il y ait autre chose qui charrie & conduise le sang par toutes les veines que les Esprits: Et par consequent que ce sont les mesmes qui portent le Chyle dans les veines Mesaraïques, & qui le font monter au foye & aux parties où il doit receuoir vne Coction plus parfaite.

Que ce sont eux aussi qui portẽt le Chyle. ART. 90.

Et cecy se rapporte à ce que nous auons dit cy-deuant des Alimens qui se deuoient dissoudre dans l'estomach par certains Esprits dissoluans, lesquels se meslant auec eux, diuisoient leurs parties, separoient l'humeur qui les tenoit enchaisnées, & les rendoient liquides. Et qu'enfin les mesmes commençoient la Coction dans l'estomach, & la continüoient dans le chemin que le Chyle estoit obligé de faire. De sorte que nous supposions dés lors qu'ils ne se séparoient pas du Chyle, & qu'ils demeu-

roient confus auec luy pendant qu'il couloit dans les inteſtins, & qu'il ſejournoit en tous ces lieux là où ſa Coction ſe perfectionnoit.

Et de fait, il n'y a pas d'apparence que les Eſprits abandonnaſſent vne humeur ſi conſiderable & ſi vtile, puis qu'ils ſe meſlent bien auec les inutiles & pernicieuſes. Et qui ſçaura que les eaux des hydropiques n'en ſont pas priuées, & que le pus des apoſtemes en eſt tout plein, aduoüera ſans difficulté que le Chyle en doit bien auoir dauantage : Et que la foibleſſe qui ſuruient aux Lienteries & dans les vomiſſemens, vient principalement de la perte qui s'en fait.

Enfin puis que le Chyle doit monter dans les veines, par le moyen des Eſprits, il eſtoit raiſonnable qu'ils ne le quittaſſent point, & quand bien ils luy euſſent eſté inutiles pour paracheuer ſa Coction, qu'ils l'accompagnaſſent iuſqu'où ſe de-

uoit faire ce difficile & merueilleux passage des inteſtins dans les veines : & cette penible montée qui le deuoit conduire dans le foye & dans la rate.

Si ce mouuement des Eſprits ſe fait par l'ame. *ART. 91.*

Mais on me pourroit demander ſi les Eſprits qui ſont meſlez parmy le Chyle ſe jettent dans les veines par leur propre mouuement, ou par celuy que l'Ame leur imprime ? Car il eſt certain que les choſes tâchant de s'vnir auec ce qui leur eſt ſemblable, & les veines eſtant pleines d'Eſprits, ceux qui ſont dans les inteſtins peuuent par leur propre inclination ſe joindre auec les autres, & porter de cette ſorte le Chyle dans les veines.

Ie penſe pourtant que ce moyen là, quoy qu'il ſerue à la Nature en d'autres occaſions, comme nous ferons voir cy-apres, n'eſt pas celuy qu'elle employe dans les Animaux, & que les Eſprits traſ-

portent le Chyle par l'empire & la conduitte de l'Ame. Veu que le charroy des autres humeurs par les veines & les autres parties, ne se peut faire que par elle, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle dédaignast de conduire vn suc qui luy est si necessaire, puis que c'est par elle que les humeurs inutiles sont portées aux lieux par où elles doiuent sortir: Car on ne sçauroit croire que toutes ces grandes éuacuations qui suruiennent dans les maladies, & que le choix des passages par où tant d'humeurs se vuident, se puissent faire sans la direction particuliere de l'Ame: Et il faut de necessité que les Esprits qui sont les instrumens dont elle se sert en ces rencontres, poussent les humeurs par le branle & le mouuement qu'ils reçoiuent d'elle, & par consequent qu'ils fassent aussi monter le Chyle par la mesme vertu.

Ie ne veux pas mettre en queſtion, ſi les Eſprits ſont Animez ou non, l'examen en appartient à vn autre diſcours. Quand ce ne ſeront que des inſtrumens qui obeyront à l'Ame, & qui porteront ſes commandemens aux lieux où ſa direction eſt neceſſaire, ils feront auſſi bien tout ce que nous venons de dire, comme s'ils eſtoient veritablement animez. Car comme il y a deux ſortes d'Inſtrumẽs; les vns qui ſont conjoints à leur principe, tel que ſeroit le marteau dans la main de l'artiſan: Et d'autres qui en ſont ſéparez, ainſi que la fléche qui part de l'archer. De quelque ordre que puiſſent eſtre les Eſprits, la vertu qu'ils reçoiuent de l'Ame les rend toûjours capables d'executer ce qu'elle leur ordõne, & de faire des choſes qui leur ſeroient impoſſibles ſans ſa direction, & s'ils ne ſe ſeruoient que de leur propre force. Il ne faut que conſiderer les effets de la

Que les Eſprits sõt les inſtrumens de l'Ame.
ART. 92.

vertu formatrice, qui eſt vn inſtrument ſéparé de l'Ame, & comme elle fait les os, les nerfs, les membranes & les chairs; comme elle perce ſi juſtement les veines & les arteres; comme elle place ſi regulierement toutes les parties; & acheue ſans faillir la forme & la figure que chaque choſe doit auoir. Car ce ſont là des ouurages, où la Nature toute ſeule ne ſçauroit arriuer ſans vne influence particuliere de l'ame, qui répand ſa vertu dans les ſemences, & leur donne le pouuoir de faire en ſon abſence, ce qu'ils ne font iamais ſans ſon ſecours. De ſorte que ſi les Eſprits ne ſont que des inſtrumens ſéparez, en ce qui regarde le tranſport du Chyle, il ne faut point douter qu'ils ne ſoient capables de cette action, ayans receu l'ordre & la vertu de l'ame, tout de meſme qu'ils portent cette vertu dans les ſemences pour la conformation; Car ce ſont eux qui les rendēt fe-
condes

condes, & qui contiennent cette nature excellente, qu'Aristote dit estre proportionnée à l'Element des Astres. Que si ce sont aussi des instrumens conjoints, & ne soient point separez de leur cause, comme il y a grande apparence, on aura encores moins de sujet de douter de leur pouuoir, puis qu'ils receuront vne continuelle assistance de l'Ame, & qu'à tous momens elle leur inspirera cette vertu & cette direction qui les fait agir.

Comment le suc qui doit nourrir les plãtes, monte dans leurs racines. ART. 93.

Mais la resolution de cette difficulté paroîtra dans nostre traicté de la Nature des Esprits. Il faut maintenant finir celuy-cy par vne des plus nobles & des plus difficiles recherches qui se puisse faire en cette matiere. Car il reste à sçauoir qui porte dans les Plantes, & fait monter dans leurs Racines le suc dont elles se nourrissent: Veu que s'il est vray

qu'elles n'ayent point cette vertu Attractiue & Magnetique qu'on leur donne, (comme de fait, il n'y à pas d'apparence, & nous l'auons à mon aduis assez bien demonstré;) il est bien malaisé de dire comment elles prennent leur nourriture, d'autant que l'artifice que la Nature employe pour le charroy du Chyle, semble estre inutile pour le transport de l'humeur qui les nourrist : Et bien que l'on croye facilement que les Esprits qui sont dans l'animal, se mélent parmy les Alimens qui sont enfermez dans le corps, & qui coulent dans ses parties : On ne peut pas dire la mesme chose du suc, qui doit monter dans les plantes, puis qu'il en est bien éloigné, & que c'est la terre qui en fait la Coction, & non pas elles. De sorte qu'il n'y à point d'apparence que les Esprits qu'elles enuoyent, transportent l'humeur dans leurs racines, comme ceux de l'A-

nimal font le Chyle; Ou bien il faudroit qu'ils ſortiſſent au dehors pour aller querir ce ſuc, & qu'ils retournaſſent apres pour le rapporter.

Il faut donc aduoüer que l'humeur qui nourriſt les Plantes, ne monte pas dans leurs Racines, comme fait le Chyle dans les veines; Et qu'elle a beſoin d'vn autre ſecours pour ſa conduitte, tout de meſme qu'elle ſe cuit par vn autre artifice, que celuy qui ſe fait dans l'eſtomach : Car ce ne ſont pas les Eſprits des plantes qui en font la Coction, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans les Animaux, mais c'eſt la chaleur de la terre, τῇ γῇ καὶ τῇ ἐν αὐτῇ θερμότητι χρῆται κοιλίᾳ., ſoit qu'elle vienne de dehors, ou de ſes entrailles, ou des ſucs meſmes qui ſe cuiſent.

Pour découurir donc ce ſecret, il faut ſuppoſer deux choſes, que nous auons,

Que le ſuc eſt nitreux. ART. 94

à mon aduis, ſolidement prouuées par beaucoup d'obſeruatiõs dãs les diſcours du Nil & de l'Amour d'Inclination. La premiere, que le ſuc qui nourriſt les plantes, eſt Nitreux, parce que tout ce qui ſert d'engrais à la terre, eſt de cette nature, & que ſi l'on ſepare le Nitre, elle deuient ſterile, & ne peut plus rien produire. Or cette ſubſtance a deux proprietez principales: L'vne de ſe fondre par l'humeur, comme font tous les autres ſels: Et l'autre d'eſtre fort ſubtile & ſpiritueuſe: Celle-cy eſt cauſe que la chaleur la fait facilement monter: & l'humeur qui la diſſout, la rend fluide & coulante: D'où vient qu'apres l'hyuer, quand le Soleil commence à échauffer la terre, elle ſe couure toute d'herbes, parce que le Nitre qui a eſté détrẽpé par les pluyes, s'éleue par la chaleur, & monte à la ſurface de la terre, pour ſeruir de ſemence & de nourriture aux plantes. Or il faut

remarquer, qu'à meſure que cette humeur monte ainſi, les racines qui ſe rencontrent en ſon paſſage, ayans l'écorce poreuſe, & ſpongieuſe, s'en abreuuent facilement: & pour lors les Eſprits qui ſont épandus par toute la plante, ſe mélent auec elle, & ſe chargent de la conduire & de la porter en toutes les parties, tout ainſi qu'ils ont accoûtumé de faire dans les Animaux.

Que l'Emiſſion ſpiritueuſe des plantes aide a faire approcher le ſuc. ART. 95.

Mais il y a encore vne choſe qui peut aider à faire approcher cette humeur des racines, & la faire couler dans leurs pores. C'eſt l'Emiſſion ſpiritueuſe, dont nous auons parlé dans le traitté de l'Amour, & qui ſe reconnoît bien éuidemment dans les plantes. Car toutes les merueilles que produit leur voiſinage n'ont point d'autre cauſe que celle-cy. C'eſt par elle que l'Ombre de l'If eſt funeſte, que celle de Noyer fait mal à la

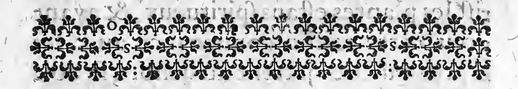
teste, que les serpens craignent celle du Fresne, que la chair penduë au Figuier s'attendrist, que la Palme ressent le voisinage du Palmier, que la Pyuoine portée au col guerit le mal caduc, & la Verueine le mal de teste; enfin c'est par elle que l'odeur des plantes s'écoule dans l'air, & que toutes leurs secrettes conuenances & antipathies s'entretiennent & produisent leurs effets.

Que si ces obseruations sont certaines, il ne faut point douter que la mesme Effusion ne se fasse par leurs racines, & qu'elle ne se répande dans la terre qui les enuironne: Et de fait, la neige qui se fond plûtost au pied des arbres qu'en d'autres endroits, est vne marque euidente que la terre est imbuë de ces Esprits, & que ce sont eux qui la fondent.

Or comme les choses qui sont semblables, & principalement les spiritueu-

ſes s'vniſſent facilement : le ſuc qui nourriſt les plantes eſtans ſpiritueux, & ayant pour cette raiſon conuenance auec les Eſprits qu'elles jettent au dehors, ſe doit vnir auec eux, s'approcher des racines dont ils partent, & ſe gliſſer dans les paſſages par où ils coulent dans la terre.

Et en ce cas, on pourroit ſatisfaire à ceux qui propoſent le choix que les plantes font du ſuc qui leur eſt plus conforme : Car ce qu'il y aura dans la terre de plus ſemblable aux Eſprits qui ſortent des plantes, s'vnira auec eux, & montera dans leurs racines. Quoy qu'en verité ce Choix d'alimens me ſemble bien ſuſpect, puis que nous voyons que les greffes ſe nourriſſent du meſme ſuc que leur pied a tiré de la terre, bien qu'il ſoit d'eſpece & de nature toute differente à la leur.



CHAPITRE VIII.

De l'Vtilité que l'on peut tirer de ce Discours.



Oilà les pensées que j'ay euës sur la Digestion, & qui n'estans pas, à mon jugement, éloignées de la verité, ne doiuent pas aussi estre inutiles à la Philosophie & à la Medecine.

Ce Discours peut estre vtile à la Philosophie.

ART. 97.

Car si celle-là s'est plainte par la bouche d'vn des grands hommes de nostre siecle, de ce qu'elle n'estoit employée qu'aux apparēces & à la surface des choses, & que notamment dans les operations de la Nature, on se contentoit de luy

luy faire marquer les extremitez du chãgement, ſans parler de ce qui ſe paſſoit entre deux; Ie penſe qu'en ce ſujet icy elle doit eſtre ſatisfaite, puis que tout l'artifice & tous les reſſorts de cét ouurage paroiſſent à découuert, & que quand elle en voudra parler, elle ſera diſpenſée de ſe ſeruir d'oreſnauant de ces termes honteux, de *Proprietez occultes, & de vertus Specifiques*, qui cachent les ſecrets de la Nature, & en deshonorent la ſcience.

Et à la Medecine. *ART.98.*

Et pour ce qui regarde la Medecine, il n'y a perſonne qui ne ſçache les difficultez qui ſe trouuent en toute l'œconomie de cette action; Combien il y arriue de deſordres, dont on ignore les cauſes veritables, & le peu d'aſſeurance qu'il y a aux remedes, dont on ſe ſert pour les corriger. Mais par les principes que nous auons eſtablis, ce qu'il y

a d'obſcur & de difficile s'éclairciſt, les choſes les plus cachées ſe découurent, on reconnoiſt des ſymptomes qui n'a-uoient pas eſté remarquez, & l'on ne peut, à mon aduis, faillir en la connoiſſance des remedes & de la methode qu'il faut tenir pour en bien vſer.

Car ſans toucher aux opinions que nous auons examinées, & dont nous auons fait voir les inconueniens: N'eſt-il pas vray, que ſi la diſſolution eſt vne action particuliere qui ſoit neceſſaire au changement des Alimens, elle peut eſtre bleſſée en autant de ſortes, que toutes les autres peuuent eſtre, & faire par conſequent autant de differens ſymptomes, leſquels on n'a point remarquez, puis qu'elle-meſme n'a pas eſté connuë? N'eſt-il pas encore vray, que s'il ſe trouue d'autres cauſes qui faſſent la digeſtiõ, que celles que l'on a miſes en auant, il eſt neceſſaire qu'il y ait auſſi d'autres moyẽs

pour les entretenir, & d'autres pour en corriger les deffauts? Enfin si les Esprits sont tous seuls employez à cét ouurage, ne faudra-il pas qu'eux seuls reglent les desseins du Medecin, que tout son secours soit destiné pour eux, & que ses remedes n'ayent point d'autre vertu que celle qui leur peut estre vtile.

Et de fait, que l'on examine tous les accidens qui suruiennent dans la digestion (en la pluspart desquels la doctrine commune ne se satisfait jamais bien) & tous les remedes que l'experience a authorisez : On trouuera que ceux-cy ne sont bons, qu'entant que leur vertu & leurs effets se rapportent aux Esprits : Et partant qu'il est facile de discerner par raison ceux qui sont ou ne sont pas propres pour l'estomach, & d'en inuenter mesmes de plus excellens que ceux qui ont esté approuuez par l'vsage.

Et pour ce qui est des symptomes,

dont la Nature & les cauſes ſont les plus cachées, comme ſont l'aigreur & la corruption des alimens, ces appetits déreiglez, ces vomiſſemens & ces diarrhées importunes, &c. Leurs cauſes & leur Nature paroiſſent ſi viſiblement dans la methode que l'on tire dece principe icy, que l'on ne peut douter que ce ne ſoit le plus raiſonnable qui ait jamais eſté mis en auant, & qu'Hippocrate auoit raiſon d'en faire la ſource & l'origine de toutes les maladies, τὰ νοσήματα τούτου ἀπόγονα καὶ ἔκγονα πάντα ἐόντα· τὰ δ' ἄλλα πάντα συναίτια καὶ μεταίτια.

Lib. de flat.

Mais pour faire voir cecy plus clairement, il eſt bon de propoſer les Chefs principaux, & les regles generales de cette methode, par leſquelles on pourra décendre dans le particulier de la Theorie & de la Prattique.

Combien

Il faut donc ſuppoſer que les Alimens

& les Esprits doiuent estre portez & retenus dans l'estomach. Et que l'estomach soit capable de les receuoir & de les retenir jusqu'à ce que l'action qui s'y doit faire soit acheuée. Or comme il y a trois actions qui font la Digestion, sçauoir est, la Dissolution, la Coction & la Distribution, chacune a besoin de certaines dispositions de la part des Esprits, des Alimens, & de l'Estomach.

de choses sont necessaires pour faire parfaitement la Coctiõ. ART. 99.

La Dissolution demande dans les Esprits vne subtilité actiue & penetrante. La Coction vne chaleur moderée, & la Distribution vn mouuement libre.

La premiere veut aussi dans les Alimens qu'ils se puissent dissoudre, & qu'ils soient spiritueux; La seconde, qu'ils se puissent épaissir par la chaleur; & la troisiesme, qu'ils soient fluides.

Enfin l'estomach & les autres parties où ces actions se font & s'acheuent, doiuent estre disposées de telle sorte, qu'el-

les y contribuent ce qu'elles peuuent, & qu'elles ne les bleſſent point.

Quels sōt les deſordres qui luy arriuent.
ART. 100

Voyons maintenant les deſordres qui peuuent ſuruenir en tout cecy.

Les alimens ne ſont pas Portez à l'eſtomach, parce qu'on ne les luy preſente pas, ou parce que les paſſages ne ſont pas libres : Ils n'y ſont pas auſſi Retenus quand l'eſtomach ne les peut ſouffrir, ſoit par l'auerſion qu'il a contr'eux, ſoit parce qu'ils ſont mauuais, ſoit à cauſe de quelque indiſpoſition qui les luy fait chaſſer ; Et tout cela eſt conforme à la doctrine commune.

Pour ce qui eſt des Eſprits, ils ne vont pas à l'eſtomach, quand leurs canaux ſont empeſchez ; Quand ils ſont en trop petite quantité, ainſi qu'il arriue apres la diſſipation ou ſuffocation qui en ont eſté faites, ſoit par maladie, ſoit par quelque violente paſſion, ou autre

cause externe. Ou bien quand ils sont affoiblis par la quantité de mauuaises humeurs, par les venins, par les narcotiques, & semblables autres choses. Ou bien enfin, quand ils sont portez autre part, comme dans les inflammations des parties principales, dans les grands mouuemens de l'Ame & du Corps, &c.

Comment la Dissolution est blessée. ART. 101.

La Dissolution, comme toute autre action, peut estre blessée en trois manieres; sçauoir est, quand elle ne se fait point du tout, quand elle se fait foiblement, ou quand elle est deprauée, & qu'elle ne se fait pas comme elle doit: Ce qui arriue par le deffaut des Esprits, des Alimens, ou de l'Estomach.

Les Esprits sont cause que la dissolution cesse, ou se fait foiblement, quand ils n'ont pas la subtilité assez actiue & penetrante, comme lors qu'ils sont foibles, qu'ils sont meslez auec des sub-

ſtances groſſieres, qu'ils ſont liez par les Narcotiques, & que de volatils qu'ils doiuent eſtre, ils ſe fixent, car pour lors les alimens s'aigriſſent.

Les Eſprits ſont auſſi cauſe que la diſſolution eſt deprauée, quand ils ſont trop acres & picquans: Ce qui arriue par le meſlange d'humeurs, ou vapeurs corroſiues & brûlantes, d'où viennent en ſuitte la faim Canine, & cette corruption d'aliment, que les Latins appellent *Nidoroſa*, qui n'ont plus que l'aigreur, n'eſt pas vn accident de la Coction, mais de la Diſſolution.

Les Alimens contribüent à ces deſordres, quand ils ſont en trop grande quantité, à proportion des Eſprits; Quand ils ſont d'vne trop forte mixtion: quand ils ne ſont pas ſpiritueux: (Car nous auons monſtré que les Eſprits s'vniſſoient auec ce qui eſtoit conforme à leur nature, & je ſuiurois volontiers l'opi-
nion

nion qui tient que tout ce qui nourrit, doit eſtre ſubtil & ſpiritueux :) En fin quand ils ſe corrompent facilement, il faut auſſi que cette action ſoit déprauée.

Pour l'eſtomach, il empéche la diſſolution par ſa mauuaiſe conſtitution : car s'il eſt trop ſec, il fixe les Eſprits, & bouche leur paſſage; s'il eſt trop froid & trop humide, il en émouſſe la ſubtilité; & s'il eſt trop chaud, il les enflamme.

Les deſordres de la Coction. *ART.* 101.

La Coction eſt auſſi bleſſée en trois façons, par le deſordre des trois meſmes cauſes que nous venons de marquer dãs la diſſolution.

Car les Eſprits ayans vne chaleur debile, ne cuiſent point du tout, ou bien c'eſt foiblement & lentement; & l'ayans trop forte, ils precipitent la Coction, ou la peruertiſſent. Or la Chaleur eſt debile, s'ils ſont en petite quantité, s'ils ſont refroidis par les alimens,

par les humeurs, par les parties voisines, & par les choses externes. Elle deuient aussi trop forte par vne agitation violente, & par l'approche des choses trop chaudes, soit qu'elles soient internes, ou qu'elles viennent de dehors.

Pour les alimens, ceux qui ne se peuuēt dissoudre, ou qui se distribüent trop prōptement, ou qui ne se peuuēt épaissir par la chaleur, soit à cause de leur trop grande quantité, ou parce qu'ils sont simples comme l'eau, l'air, &c. resistent à la Coction. Ceux aussi qui s'enflamment & se corrompent facilement, la peruertissent.

L'Estomach & les autres parties ou le Chyle se doit perfectionner, aident encore à ces symptomes, si elles ont quelque maladie qui refroidisse ou qui échauffe trop les Esprits, & qui retarde ou qui precipite la distribution.

Les desordres de la Distribution.
ART. 102.

En fin la distribution du Chyle se fait imparfaitement, quand le mouuement des Esprits est empesché, soit par leur foiblesse, soit parce qu'ils sont liez, fixez ou diuertis: Quand les passages ne sont pas libres, ou que les parties sont foibles; Et quand les alimens sont en trop grande quantité, qu'ils sont grossiers, & qu'ils se coagulent en chemin. Ou bien elle se depraue quand le Chyle se charrie auec trop de precipitation, ou par des voyes extraordinaires, comme il arriue dans les vomissemens & les diarrhées: Soit que cela se fasse par vne trop grande agitatiõ d'Esprits, ou par la mauuaise qualité des alimens, ou par la mauuaise disposition des vaisseaux.

Ce sont en general les choses qu'vn Medecin peut considerer dans la Digestion, & dont il peut tirer la connoissance des remedes, qui doiuent seruir pour l'entretenir en sa perfection, ou

pour en corriger les deffauts. Il m'euſt eſté facile de les examiner en particulier. Mais je ſçay bien, que je n'en puis jamais dire aſſez pour ceux qui ignorent la Medecine, & que j'en ay meſme trop dit pour ceux qui la ſçauent.

FIN.